

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Pensée catholique et confusion esthétique

Lierre

Il se lava les mains...

Pearl S. Buck

En quelques lignes...

« Progrès et Religion »

L'histoire qui recommence

Les premières relations diplomatiques entre la Belgique et la Turquie

La vie des libellules

Alexandre CINGRIA

J.-A. GORIS

Pierre RYCKMANS

Louis GILLET

Fernand DESCHAMPS

Henri MASSIS

Henri LAMBOTTE

Jean ROSTAND

La Semaine

La comédie électorale de Bruxelles n'aura servi qu'à déconsidérer un peu plus la démocratie politique. Tant mieux! M. Spaak-ministre a nuí grandement au citoyen Spaak-candidat. Si les socialistes ont gagné 13,000 voix, ce résultat est pour eux une grosse déception. Nul doute que si le P. O. B. n'était pas entré dans le gouvernement, il aurait eu pour lui l'essentiel de l'avance communiste et le gros des troupes « réalistes ». Les 45,000 voix obtenues par M. Janssens font la joie de l'antidémocrate que nous sommes depuis longtemps. Comment? Voilà un monsieur parfaitement inconnu mais qui, depuis quelques mois, tape, à tours de bras, — et comment! — sur les banquiers en général et sur M. Francqui en particulier. L'idée lui vient de se présenter à l'élection de dimanche avec un programme parfaitement loufoque: « *il n'y a qu'un moyen de vaincre la crise, c'est doubler les salaires* »; « *suppression radicale de toutes les taxes et de toutes les contributions* », etc., etc., Il adresse son portrait à tous les électeurs, déclarant qu'il est « *un penseur agissant qui a créé plus que n'importe quel autre Belge actuellement en vie* »! (Voilà qui dépasse, et de loin, tel jeune « chef » catholique criant et étalant son immolation au Christ-Roi à tous les carrefours, et dont le langage « rexiste » ressemble par ailleurs comme un frère à celui du « chef réaliste »...)

Il affirme encore — ce M. Janssens — « *qu'il faut le croire sur parole* », que d'ailleurs il est « *seul de taille à se mesurer avec Francqui* » — l'auteur de tous nos maux — qu'il enverra en Haute Cour.

Un baron et un général le patronnent!

Il pousse l'audace jusqu'à se dire assuré de son élection. Mais il lui faut 200,000 voix, soit plus de la moitié des électeurs inscrits, pour imposer la dissolution et pour éviter la guerre civile, car « *anxieusement, la mort dans l'âme, le pays espère que les Bruxellois ne voudront pas que le sang coule* ». Or, lui seul peut encore empêcher le sang de couler! Il parle de la « *trahison de van Zeeland* » et de ses sinistres collaborateurs, comme nous parlons de la pluie et du beau temps; accuse M. Francqui et « *ses bons amis* » d'avoir gagné 2 milliards en retirant l'or de la Banque Nationale et fait remarquer — tout bonnement — à ceux qui lui reprochent d'exagérer: « *Tranquillisez-vous! Si nous n'étions pas à même de prouver tout ce que nous écrivons, il y a belle lurette que nous serions en prison* »! Et bien, cet « *industriel* » de Deurne-lez-Anvers, ce charlatan qui promet « *la fin de la crise et le retour de la prospérité* », si on lui confie les leviers de commande, qui implore qu'« *on lui donne une chance de sauver la Patrie* », qui affiche sur tous les murs: « *Je ne perdrai pas mon temps: j'irai aussi vite pour faire le bien, que van Zeeland et Spaak sont allés vite pour faire le mal* », l'auteur de ces invraisemblables boniments de tréteaux, ce bateleur bouffon, ce grotesque marchand d'orviétan, ce farceur « *démésurément démagogue* », comme dit le *Peuple*, — le *Peuple*!!!... — obtient 45,000 voix, soit 12 % du corps électoral!

Pour ridiculiser le régime électif, le S. U. pur et simple inorganisé, il était difficile de trouver mieux! M. Armand Janssens mérite, avec les sincères félicitations, les vifs remerciements de tous les bons citoyens. Nous ne lui marchandons pas les nôtres. Son « *succès* » nous fait moins regretter la maladresse et la carence des dirigeants catholiques et libéraux. Un P.-H. Spaak noyé par les voix catholiques et libérales, obéissant à un mot d'ordre, eût bien fait rire. Mais l'aventure Janssens est autrement drôle.

Stresa! Une borne de plus sur la route de l'après-guerre ou... de l'avant-guerre, car qui oserait dire que nous sommes plus éloignés de la « *prochaine* » que de la « *dernière* »? Il semble qu'à Stresa la vérité politique essentielle ait progressé, celle qui affirme que l'Hitlérie ne sera contenue que par l'union de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Que la Grande-Bretagne essaie de maintenir ouvertes certaines portes pour permettre à une Allemagne se rendant compte du bloc qui se groupe en face d'elle, d'entrer bon gré mal gré dans certains accords, rien de mieux. Cela, c'est le jeu diplomatique, la mise en scène internationale, le souci des apparences. Mais au fond, en réalité, comptent seules les forces anglaise, française et italienne unies et décidées à briser la volonté de guerre allemande. Stresa a favorisé cette union et la Belgique n'a qu'à s'en réjouir, car elle est la plus exposée...

* * *

La force italienne est entière. Le dynamisme italien, la mystique fasciste nourrissent un patriotisme actif et vigilant. La force anglaise, basée sur un patriotisme qui, pour l'Anglais moyen, est, pratiquement, toute sa religion, si elle a besoin de se ressaisir et de se moderniser, est d'une ténacité merveilleuse...

La force française, qui doit rester la colonne vertébrale du système — car, directement menacée, elle commande la résistance de l'ensemble — cette force est énermée par une absence de dynamisme français et par une néfaste propagande antinationale. Comme avant 1914, de dangereuses forces dissolvantes sont à l'œuvre, des puissances d'illusion et d'aveuglement. Alors qu'outre-Rhin, l'instituteur se fait le « *prêtre* » de l'Allemagne nouvelle, en France l'école, trop souvent, sert à une propagande internationaliste et pacifiste qui tend à miner le patriotisme français et la résistance française. Certes, devant l'évidence du péril une réaction se dessine. Six cents instituteurs et professeurs viennent d'adresser un émouvant appel aux « *maîtres français de la jeunesse française* », pour dissiper la confiance mal fondée du peuple français et pour « *faire sentir à nos concitoyens que la paix, la justice sociale, l'indépendance de la pensée, tout ce qui constitue la civilisation européenne est menacée si notre pays s'abandonne* ». Il ne faudrait pas que l'Histoire recommençât...

Dans le dernier bulletin de politique étrangère d'un hebdomadaire flamand — *Nieuw Vlaanderen* — créé récemment par un groupe d'intellectuels catholiques flamands, nous lisons :

Pour donner à l'Allemagne une place adéquate il faudra faire des concessions. Elle demande la restitution de ses colonies, elle revendique une armée forte, elle exige la parité navale avec la France et la parité aérienne avec l'Angleterre. Que l'on ne fasse pas, de ces revendications, des affaires de sentiment, mais que l'on apprenne à traiter sur la base du bon sens sans oublier le système D.

Malheureusement, le chroniqueur, M. G. van Reyen, ne nous donne pas son avis sur le danger d'une Allemagne hitlérienne à laquelle on aurait accordé tout ce qu'elle demande!

Sur la première page de *Mein Kampf*, le livre-programme de Hitler, l'évangile du III^e Reich, on trouve ceci :

L'Autriche allemande doit revenir à la grande patrie allemande et ceci, non pas en vertu de quelconques raisons économiques. Non, non : même si cette fusion, économiquement parlant, est indifférente ou même nuisible, elle doit avoir lieu quand même. Le même sang appartient à un même empire. Le peuple allemand n'aura aucun droit à une activité politique coloniale tant qu'il n'aura pas réuni ses propres fils en un même Etat. Lorsque le territoire du Reich contiendra tous les Allemands, s'il s'avère incapable à les nourrir, de la nécessité de ce peuple naîtra son droit moral d'acquiescer des terres étrangères. La charrue fera alors place à l'épée, et les larmes de la guerre prépareront les moissons du monde futur.

Que pense M. van Reyen de cela? Voilà qui éclaire les agissements hitlériens à Memel, et partout où il y a des Allemands. Mais si on laisse cette activité se développer, c'est très certainement la guerre. Et alors?...

C'est que la Prusse est la Prusse et qu'à vouloir traiter la Prusse comme si elle n'était pas la Prusse, non seulement on perd son temps, mais on nourrit les plus mauvais penchants de cette Prusse-là.

Restituer ses colonies à l'Allemagne? Si cela pouvait assurer la paix, peut-être arriverait-on à convaincre l'Angleterre... Parités navale avec la France et aérienne avec l'Angleterre? Des formules : l'Allemagne veut la supériorité militaire. Nous croyons que plus rien n'est capable de l'empêcher de faire ce qu'elle veut, plus rien sauf la guerre. Or cette guerre-là est impossible... Et quand l'Allemagne sera la plus forte, et que cette force se basera sur la volonté de puissance et sur l'élan d'un peuple de 60 millions d'habitants, cette Allemagne fera en grand ce qu'elle fait déjà en moins grand : la politique de sa force, le chantage à la guerre, jusqu'à ce que...

Toutes les concessions du monde ne pourront plus, nous semble-t-il, qu'encourager l'Allemagne dans ses desseins. Plus on y réfléchit et plus on se convainc que la politique la plus sage est de se grouper devant cette Allemagne, de s'unir en étant forts — Mussolini, politique de génie, a le bon bout... — et d'attendre, soit que tombe la fièvre hitlérienne, soit qu'elle explose.

A l'assemblée générale de la Chambre de commerce de Bruxelles, M. l'ambassadeur de France a dit, d'après les journaux :

Les avantages consentis par la France à la Belgique sont très larges et les clauses de contingentement accordées sont extrêmement enviables. Seule la clause de la nation la plus favorisée empêche la France de faire plus encore.

On a reproché au gouvernement français de n'avoir pas offert, au cours des récentes conversations de Paris, des débouchés favorables à la Belgique. Ces débouchés, sans doute, n'eussent été qu'un remède insuffisant.

Si la France offrit alors deux milliards à la Belgique, ainsi qu'un élargissement des contingentements, il lui était impossible de se dégager immédiatement de ses obligations internationales et elle ne put que proposer des négociations. M. Marchandeaup les entreprit, en des circonstances nouvelles, et accepta un accord reposant sur la bonne foi et l'esprit de discipline des exportateurs belges.

Non seulement l'épargne française a été gravement atteinte par la dévaluation belge, mais la vente des produits français a été presque totalement enrayée.

Nos relations avec la France ont une telle importance qu'il importe grandement que soient dissipés les nuages qui flottent sur l'amitié franco-belge. La version donnée par M. Paul Claudel est-elle la vraie? Si oui, qu'on le reconnaisse; si non — et nous n'avons que trop de raisons de croire que c'est non... — qu'on rétablisse la vérité. S'il est vrai, rigoureusement vrai que, seule, la clause de la nation la plus favorisée empêche la France de faire « plus encore » pour nous, il est de la plus haute importance que cela se sache. Mais, d'autre part, si la France — comme nous l'affirment des « compétences » bien placées pour savoir — est loin, et très loin de nous traiter comme elle devrait, en toute équité, nous traiter, cela aussi, il est désirable que cela se sache. Si, comme l'écrit notre collaborateur et ami Robert Poulet, dans la *Nation belge*, « dans l'état actuel de l'Europe, la Belgique est condamnée : 1^o à l'amitié anglaise; 2^o à l'alliance française, sans hésitations ni contestations », raison de plus pour jouer franc-jeu, sans quoi, un gouvernement français un peu cynique, sachant que nous sommes condamnés à l'alliance, abusera de la situation. Dieu sait si nous sommes convaincus de nos mêmes rêves et de nos mêmes dieux, du risque couru en commun, de la communauté des épreuves et des enthousiasmes — pour reprendre les termes de M. Poulet — mais cette francophilie profonde de la Belgique, il faut que nous veillions à ce qu'elle soit autre chose qu'un thème à déclamations oratoires; il faut que nous l'empêchions d'être une tentation pour certain égoïsme français...

Certains « jeunes » catholiques ne cesseront pas de nous abasourdir. Nous disons bien certains jeunes, ceux qui aiment les feux de la rampe et l'agitation spectaculaire qui les met en évidence. S'ils ne sont pas nombreux, il font beaucoup de bruit. Pendant que tant de vrais jeunes — car les autres, comme dit M. Etienne Gilson, n'ont jamais été jeunes — se forment longuement dans l'étude et en se dévouant dans des œuvres modestes mais fécondes, eux rénovent tout, révolutionnent tout, vont enfin faire du bon ouvrage! Tel quotidien estudiantin (!) résout, chaque matin, tous nos problèmes intérieurs et extérieurs; tel agitateur va changer la face des choses dans l'Eglise de Belgique; tel réformateur va enfin nous donner le véritable sens catholique qu'attend notre époque; etc., etc. Evidemment nos temps troublés sont pour beaucoup dans cette fermentation malsaine, dans ce champignonnage effarent. Le chaos actuel favorise la fantaisie, et la cocasserie n'est qu'une fantaisie poussée un peu loin. Nous avons parlé la semaine dernière d'un article de M. Guido Eeckels sur la littérature catholique : *Saboter pour construire*. Les nécessités de la mise en pages ne nous ont pas permis d'en donner la conclusion. La voici :

Tout est encore à faire; un peuple, un monde de statues est là, qu'il faut renverser. Trois conditions sont requises pour faire un bon iconoclaste : il faut avoir l'œil juste, la main propre, dure et impitoyable. Il faut aussi faire de grands sacrifices. Car le métier est dur et, ce qui plus est, on en meurt jeune.

Le travail constructif est à ce prix.

(Voir suite page 25)

Pensée catholique et confusion esthétique⁽¹⁾

Le thème de cette conférence, qui m'a été confié par ceux qui m'ont appelé à la faire, aurait dû m'imposer la tâche d'opposer la discipline de la pensée catholique au désarroi à la fois spirituel et matériel qui semble présider aujourd'hui à toute création dépendant du domaine des arts plastiques. Mais, à vrai dire, je possède si peu l'ensemble des connaissances qu'il me faudrait pour me poser comme champion de la pensée catholique devant l'anarchie de l'esthétique contemporaine, que je préfère, selon la mesure de mes moyens qui sont modestes, aborder la question sous un angle un peu différent qui risque d'arriver, sinon à résoudre un problème, du moins à en poser la question d'une manière plus concise et, par là, plus réalisable.

Au lieu donc de situer tout de suite l'attitude de la pensée catholique devant la confusion de tout ce qui se rapporte actuellement aux beaux-arts, je préfère vous exposer tout d'abord d'une façon objective un tableau de la grande détresse sous laquelle depuis quelques années semble végéter ce que, de nos jours, on appelle l'Art.

Au cours de cet exposé, je chercherai peut-être les causes de cette décadence, mais sans m'y attarder, préférant vous les laisser découvrir sous l'amertume des faits que je vais vous rapporter.

Vous verrez que leur résumé compose un réquisitoire qui condamne non seulement l'esthétique de notre temps, mais encore menace d'ébranler tout l'acquis apparent sur lequel nous nous basons pour donner le nom de civilisation à ce que l'histoire retiendra de notre façon de vivre et de penser.

L'étude impartiale d'une tendance bien modeste, mais irrésistible, qui chez tous les peuples catholiques semble vouloir se faire jour, en leur prêtant le désir instinctif d'instaurer sur quelque chose qui n'a plus de nom les prémices d'une renaissance de l'art religieux, constituera la seconde étape de notre étude.

Dans la troisième nous chercherons si, par une conception plus surnaturelle du sens de la vie commune, c'est-à-dire de la société et de la cité, il ne serait pas possible d'offrir aux beaux-arts un rôle à la fois plus logique et plus digne d'eux-mêmes et de nous dans l'échelle des valeurs qui composent notre civilisation.

Ce que nous avons pu récolter au cours de notre étude sur la renaissance de l'art sacré dans presque toutes les nations d'Europe nous aidera certainement dans cette tâche qui, dépassant alors la portée d'un exposé, nous offrira les données d'un problème d'où surgiront impérieusement des devoirs et des obligations pour tout ce qui prétend se rattacher de près ou de loin à la pensée catholique.

* * *

Voyons tout d'abord quelle est actuellement la situation de l'art devant la civilisation mondiale.

(1) Conférence prononcée à l'Université de Fribourg (Suisse).

Nous vivons depuis quelques années dans une époque instable, anormale, où se succèdent en sourdine des événements extraordinaires que l'histoire contemporaine enregistre à peine. On a vu des guerres décisives, comme celles de Shanghai ou du Mandchouko, éclater sans déclaration. Les journaux illustrés d'Europe s'en sont à peine occupés et les actualités cinématographiques n'en relatèrent aucun épisode. Les capitales se déplacent, changent de nom, les gouvernements affectent les formes les plus imprévues, on en parle bien peu. Des crimes inouïs demeurent impunis, mais l'indifférence de la conscience collective du monde civilisé aboutit les coupables.

Comment s'étonner, devant cette attitude hébétée de notre civilisation pour tout ce qui n'est pas le petit intérêt local ou le petit plaisir quotidien et collectif d'une humanité de plus en plus grégaire, que l'esprit qui préside au renouvellement des beaux-arts ait pu complètement s'endormir : et ceci dans ce Paris qui était du consentement de tous, reconnu la capitale mondiale de tout ce qui touche aux beaux-arts ? Et cela s'est accompli sans que le monde moderne, qui obéissait à tous les caprices de Paris, ait paru un instant s'en rendre compte.

Lorsque le Prince charmant, après avoir découvert, surgissant des halliers et des épines entrelacées, les tours du château de la Belle au bois dormant et que devant sa marche aventureuse ronces et buissons se furent magiquement écartés, « il entra dans une avant-cour où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte : l'image de la mort s'y présentait partout... » Et Perrault, que je viens de citer, nous décrit le prince ne découvrant que « corps d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts ». Suisses endormis en buvant, gardes dormant « rangés en haie la carabine sur l'épaule », « gentilshommes et dames dormant tous, les uns debout, les autres assis ». N'y avait-il pas jusqu'aux « broches mêmes qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans » qui dormaient, « et le feu aussi » ?

Changeons de décor ; entre les mille feuilles papillotantes qui bordent l'énorme tranchée d'un fleuve mollement sinueux, des édifices noir et or se profilent. Ils sont d'une architecture singulière, mais leur silhouette nous est si familière que nous n'en remarquons plus l'étrangeté. Notre-Dame, le Palais de Justice, la Sainte-Chapelle, la Samaritaine émergeant des beaux arbres romantiques du Vert-Galant, le Louvre, le Pavillon de Flore, l'Institut et sa coupole, la gare d'Orsay, le Grand et le Petit Palais, le Trocadéro, la Tour Eiffel tout cela défile derrière des tas de terre jaune, hauts comme des montagnes, des fumées de remorqueurs, des cheminées aussi, car le fleuve est peuplé de bateaux toujours en mouvement, qui composent et recomposent, au milieu des reflets les plus chatoyants que je connaisse, la devise de cette très grande ville qu'est Paris. Décor à la fois grandiose, délicat et pathétique, cristallisé par le mode de concevoir la vie au Second Empire et

qui, pendant plus d'un siècle, présida aux destinées et à la génération de tout ce que les hommes conçurent pour satisfaire, chez leur semblables, dans tout ce qui touche à l'art de construire, de sculpter et de peindre, le besoin alors impérieux de jouir de la beauté.

J'ai parlé du Louvre : le voilà non pas surgissant d'un immense rocher artificiel battu par les flots de la Seine, comme aurait voulu le reconstruire, et il fut bien près de le faire, le chevalier Bernin, mais étalant quand même tout près de l'eau la rangée infinie de ses fenêtres de styles divers. A l'intérieur dorment des meubles plaqués d'écaïlle, des collections de très vieux portraits chinois, des modèles de navires, des amas de vases rouges et noirs, des bijoux, des couronnes, des émaux, des primitifs, des Grecs, des Raphaël et Poussin tout entier, qui fut avec Ronsard le trait d'union qui réunit à jamais la vieille Gaule celtique et barbare et la civilisation gréco-latine. Et Delacroix aussi, Delacroix, dont en 1930, date fatidique pour les beaux-arts, on rassembla l'œuvre entière dans les salles du Louvre pour un temps hélas bien court pendant lequel quelques initiés purent entendre ses toiles réunies se répondre dans une sorte de cantique sourd et mystérieux. 1930, date fatidique pour les beaux-arts, où, sous l'emprise d'une maladie étrange qu'on nomma la crise, tout ce qui présidait à la naissance de la beauté devint quelque chose d'analogue au décor que découvrit le Prince charmant en pénétrant dans la cour du château de la Belle au bois dormant.

Car ce n'est pas au Louvre seulement que les œuvres d'art sommeillent sous la garde assoupie de tout un corps d'anciens sous-officiers. La rue de la Seine et la rue de la Boétie, où les boutiques d'art se touchaient et où s'élaborait chaque jour ce que le monde inventait de plus nouveau dans le domaine des beaux-arts, sont depuis lors hantées par un sommeil qui ressemble singulièrement à la mort. A Montparnasse, à Montmartre, à Montrouge, des artistes d'âge mur et de vieux bohèmes continuent à fréquenter la terrasse des cafés, mais on n'y entend plus parler de quoi que ce soit qui comme style, comme talent, ou comme école apporte à l'acquis d'hier quelque chose de nouveau. Les panoplies des peintres abstraits se recroquevillent dans des greniers ou des caves et les vieux salons de la Nationale et des Artistes français répètent en radotant exactement ce que nous leur entendîmes dire il y a quarante ans.

Est-ce la barbarie qui s'instaure ou bien n'est-ce pas une léthargie passagère où fauves, cubistes, néo-classiques et surréalistes, confondus avec ce qui reste d'impressionnistes, ont trouvé un repos plus accablant que réparateur ?

L'impressionniste a dû s'endormir à son chevalet, écrasant, sur une toile de 12, à la brosse ou au couteau, un gros pain de couleur pure ; le néo-classique, en notant sur un de ces merveilleux carnets d'esquisses qu'on ne trouve qu'à Paris les rapports de couleur d'un primitif toscan ; le surréaliste, en équipant les matériaux si divers qui sont destinés à composer ce qu'il appelle par analogie une toile. Le marchand allemand s'est endormi en se rendant de la gare de l'Est à la Rotonde. Au carrefour de Montparnasse et du boulevard Raspail, les billets suisses, les dollars et les florins, eux aussi endormis, ne circulent plus. Et arrivés après-guerre de tous les coins du monde, les artistes étrangers qui étaient devenus parisiens, rentrent à qui mieux mieux dans leurs pays et leurs provinces.

* * *

Et ailleurs ? Est-ce aussi la mort qui règne aujourd'hui dans les milieux qu'animaient hier encore le goût nécessaire à l'homme sain pour le plaisir engendré par les beaux-arts ? Ailleurs, c'est presque impossible de savoir ce qui se passe.

L'aspect du monde semble obscurci par une épaisse buée, comme

celle qui recouvre certains siècles de l'histoire où l'on sait à peine comment s'habillaient les hommes et les femmes, périodes qui succédèrent à l'invasion des barbares et qui sont infiniment plus enfouies pour nous dans l'enfoncement du temps que la préhistoire.

Derrière les frontières que chaque bouleversement financier rend plus étanches, les États les plus voisins s'ignorent de plus en plus. On voyage pourtant, des foules d'affiches suggestives promettent Rome, Florence, Versailles, l'Escorial, Tolède et la Grèce pour presque rien à qui veut voyager en troupeau. Beaucoup vont en Italie, même comme voyageurs isolés. Mais qu'y font-ils ? Car rien de ce qu'ils ont vu ou de ce qu'ils ont éprouvé là-bas ne provoque un rapprochement entre les artistes de différentes nations par delà les frontières. A part ces fugues, donc stériles, on vit de plus en plus sur soi-même, si bien qu'il est impossible d'apprécier ou même de savoir ce qui se fait comme peinture ou sculpture dans les pays qui ne sont pas soumis actuellement à l'influence déprimante de Paris.

L'architecture qu'à créée notre époque échappe pourtant à la loi du sommeil et s'impose, car si l'on peint, et si l'on sculpte peu, on construit cependant beaucoup et partout ; elle tâche de prendre corps, en aspirant de toutes ses pauvres formes squelettiques à un style qui appelle à son tour un décor. Mais ce décor, les architectes en ont peur ; si peur qu'ils ont imposé au mobilier un style d'une grande tristesse où des ossatures de métal tentent de s'accoupler à de pesantes redites de 1925.

La plupart des intérieurs dits modernes sont presque tous inhabitables pour un homme un tant soit peu cultivé. C'est d'une barbarie luxueuse et froide qui trahit une barbarie du cœur et de l'esprit bien pire que celle des hordes que traînait après lui Attila. Et cependant, en marge de ce qui se passe dans les villes, la nature, sur qui la crise n'a pas de prise, prodigue sans arrêt ni parcimonie à ceux qui savent en jouir les trésors de ses parures saisonnières.

Je me souviens qu'au plus fort de la crise, en 1933 (je jouissais alors du loisir un peu amer de pouvoir me promener faute de pouvoir travailler), jamais les splendeurs du printemps ne m'avaient paru plus appréciables. Il avait éclaté tardivement pour notre climat, comme en surprise, et vers la fin d'avril, ainsi que dans les pays du Nord. Jamais les hampes glorieuses des maronniers roses n'avaient été si fournies, jamais elles n'avaient duré si longtemps avant de tomber en cercle de neige rose tout autour de leur tronc. Jamais les phares d'autos n'avaient révélé sous leurs faisceaux intermittents autant de silhouettes d'arbres blancs, rosés ou carnés, ou encore gris-cendré dans les seconds plans, se détachant, radieuses ou délicates, sur le bleu de Prusse ou le noir velouté des ciels de mai.

Y avait-il des artistes qui s'inspiraient encore de tous ces aspects changeant de la nature pour en exprimer la beauté ?

Ce renouveau du printemps, où tout dans la création, rythmes, formes, couleurs, mouvements et parfums entrent en jeu pour composer, à l'intention de l'homme, une symphonie heureuse, semblait s'affirmer pour faire honte à ceux que la crise avait laissé pantelants et inertes : vermines asphyxiées par le fly-tox.

Et que dire de ceux qui n'avaient su, pour échapper à l'angoisse collective de la crise, que se réfugier dans des expéditions gastronomiques combinées avec des randonnées d'auto où tout ce qui n'est pas coup de gueule et coup de volant est radicalement supprimé ?

Mais rien de tout cela n'expliquera pourquoi, durant cette crise, le mouvement de ce qui préside à ce que Maritain appelle « la nécessité foncière de la nouveauté » et « le côté saisonnier de l'art » s'en était mystérieusement arrêté, à l'endroit même où ce besoin de renouvellement avait acquis, vers 1930, une allure si précipitée qu'elle nous avait fait craindre que les artistes « à la page » d'alors ne fussent hantés par quelque folie collective. Et c'est ce même

Paris, qu'après la guerre le monde entier avait reconnu comme capitale internationale de tous les arts, sur lequel pèse le plus aujourd'hui cette léthargie dont rien ne peut nous faire prévoir la fin.

Retrouvons-nous dans ses rues, il y a cinq ans, juste avant la crise. Il est facile encore aujourd'hui d'y étudier les courants principaux qui dirigeaient la production artistique d'alors, puisque depuis la crise la mode n'a pas eu d'empire sur eux. L'essence en demeure donc cristallisée dans toute une production et dans une foule de documents qu'une production très ralentie perpétue encore de nos jours, sans y avoir apporté aucun changement. Mais ce qui complique l'étude de ces documents, c'est leur abondance folle et l'inquiétante diversité de l'esprit qui les anime.

C'est aussi leur inconscience. Et c'est aussi la difficulté, pour quelqu'un qui a été mêlé de très près à tout ce mouvement, de se rendre compte de l'effet que peut produire l'ensemble de cette production sur un public non préparé et de culture moyenne. C'est pourquoi je me permettrai de changer de ton pour mieux me faire comprendre et de composer une sorte de fable romancée qui nous permettra de résumer les principes qui semblent avoir commandé à l'esprit des artistes de l'avant-crise, avant qu'il ne fût enfumé par les vapeurs délétères de celle-ci.

* * *

Imaginons collectionnant les expériences humaines, au prix de n'importe quelle dépense et par dilettantisme, quelque milliardaire comme le des Esseintes d'Huysmans le Dan Jack de Cendrar ou le Gog de Papini. Imaginons encore, dans quelque antique colonie de l'Amérique du Sud ou de l'Océanie, un jeune homme de vingt-cinq ans, intelligent, instruit, sensible. Il n'est jamais sorti de son pays où il fit son éducation d'une manière assez poussée dans un de ces collèges catholiques où, en tout ce qui concerne les humanités, on a conservé intacte une tradition précieuse. On y est du reste fort au courant des découvertes de l'esprit dans le domaine de la philosophie et des sciences. Mais où, en fait de culture artistique, on demeure, par peur de l'art et par préjugé académique, à Victor Hugo, comme dernière nouveauté littéraire, et tout simplement à la Renaissance italienne pour tout ce qui concerne les arts plastiques. Il est encore des collèges de ce genre dans toute l'Europe, et l'on ne va guère plus loin dans la plupart des séminaires.

Appelé à faire valoir une ancienne exploitation agricole qui lui assurait une aisance abondante, ce jeune colonial n'avait guère eu l'occasion de compléter son éducation artistique qu'en feuilletant ces magazines somptueusement illustrés venant de Paris, de Londres ou de New-York, et où tout ce qui relate l'expression d'un talent résolument moderne est volontairement et soigneusement exclu, de crainte d'effaroucher la clientèle avant tout bourgeoise qui compose le public auquel sont destinées ces revues.

Je vous ai dit que ce garçon était sensible; aussi, quelle que fût la médiocrité artistique élégante des images en noir ou en couleurs que lui apportaient ces magazines, il y prenait grand goût. A part cela, il était demeuré cultivé, sain d'esprit, bon chrétien, voire chrétien éclairé, et pouvait passer dans son pays lointain pour un très honnête défenseur de la civilisation gréco-latine, que ses ancêtres avaient implantée avec les Jésuites sous la Croix du Sud.

Découvert à grand-peine par les agents rabatteurs de notre milliardaire en quête d'une expérience nouvelle, il est sollicité et tenté par ce personnage mystérieux, qui exerce bientôt sur lui une fascination magnétique, de fermer l'antique maison coloniale si belle et si confortable qu'il était destiné à ne jamais quitter pour plus de quelques semaines, afin d'entreprendre un long voyage

à Paris. Le voyage devait se faire en avion, presque sans escale, ou tout au plus dans des îles insignifiantes, presque désertes et recouvertes d'une mince croûte de civilisation anonyme, de manière à ce qu'il n'y eût aucune transition entre le point de départ et le point d'arrivée, voyage rapide et brutal, ressemblant à s'y méprendre à un enlèvement.

Voici donc notre grand garçon conduit par son singulier cornac directement d'Issy-les-Moulineaux à la rue de Seine. La rue de Seine, en 1930, était une sorte de bazar où toute une horde de marchands aux noms bizarres avait surgi, occupant jusqu'à d'anciennes boucheries, tous possédés par l'idée de faire fortune en vendant de la peinture, en bloquant la production d'un peintre ou d'une jeune école et en lançant de nouveaux poulains sur le marché. Abandonnée à leurs exploits, cette vieille rue de Paris sentait alors le souk africain, le marché juif du Nord, la soute du corsaire et du pilleur d'épaves.

Dans les files de boutiques où l'on vendait de la peinture l'on pouvait, de la rue, voir en vitrine, entre quelque affreux masque sauvage et quelque ignoble idole gallo-romaine, certains spécimens de l'art qu'on débitait à l'intérieur. C'est là que s'étalait toute la production de ce qu'on appelait en ces temps : l'art vivant. Dès que ces œuvres d'art commençaient à plaire à un certain public, elles émigraient, sans guère changer de style, de l'autre côté de la Seine, à la rue de la Boétie, où elles atteignaient des prix fabuleux. Leur tenue était marquée par un caractère violent, brutal, voire cruel, et souvent obscène.

Après que notre jeune voyageur, toujours guidé par son maître, eut visité bien des galeries, il eut l'impression que son mentor l'avait mystifié.

Qu'est-ce que ces barbouillages, où s'égarait parfois, par miracle, un rayon de beauté, avaient donc de commun avec les Raphaël, les Guido Reni et les Murillo, dont les reproductions meublaient les parloirs, les corridors et la chapelle de son collège? Quelle place pouvait-il y avoir pour une peinture pareille à côté des tableaux noircis de l'église coloniale dans laquelle il allait assister aux offices qui, avec les images des magazines et quelques portraits de famille, composaient un répertoire auquel il était solidement attaché?

Or, il faut bien dire que c'était sur une telle confusion que son œil naturellement curieux s'était arrêté depuis quelques heures. Tous les styles qui, depuis le romantisme de 1830 jusqu'au surréalisme de 1930, s'étaient succédé y tournoyaient avec leurs souvenirs et leurs retours incessants.

Prenez n'importe quelle revue avancée de 1930, vous y verrez s'agiter au milieu de beaucoup d'incohérence un peu de toutes les modes qui tyrannisèrent le XIX^e et le XX^e siècle. Mais ce que vous y verrez surtout s'affirmer, c'est le désir certain de se complaire dans l'extraordinaire, le grossier, l'hallucinant, la monstruosité et la laideur, traversé pourtant par des ondes de fraîcheur et de beauté toutes célestes, par des réussites émouvantes, par un tour de main mystérieux qui soudain trouveront tout au fond de nous une résonance attendue. Mais tout cela enfoui dans un pandémonium où s'entre-croisent les noms juifs, slaves ou asiatiques et où le talent s'égaré à imiter les balbutiements de tous les primitifs, quand ce n'est pas l'horreur certaine des planches anatomiques ou la froide hideur de certaines images de sorcellerie.

Vous supposez sans peine quel devait être le désarroi des pensées qui se succédaient dans l'esprit de notre jeune colonial. Je suis bien certain que le lendemain, s'il n'avait pas été tyrannisé par l'emprise de son guide, il aurait préféré regarder un à un les magasins de valises et de bijoux de l'avenue de l'Opéra plutôt que de retourner à ces rêves de fous mis en cadres et en vitrine par quelque sinistre mystificateur, seulement à l'occasion de sa venue.

Ne pensez pas que je vais vous raconter point par point la suite de cette histoire qui ressemble à une cure d'intoxication. Mais le fait est qu'au bout de quelques jours de culture intensive, où, accompagné de son maître, il visita non seulement les boutiques d'art et les expositions, mais encore nombre de collections particulières et d'ateliers d'artistes à la mode. Sites entrecoupés de repos dans des campagnes très éloignées de Paris où son tyran lui permettait de reprendre haleine, notre jeune voyageur était devenu un critique à la fois sensible et avisé. Cependant, ce qu'il n'arrivait pas à vaincre, c'était sa première aversion pour l'art de 1930.

Pour lui, les grands romantiques s'étaient bien vite accordés avec la plus belle tradition des Renaissances italienne et espagnole. Les impressionnistes l'avaient conquis par leur amour désintéressé des formes fourmillantes et diaprées de la nature extérieure. Il avait compris, devant le cubisme et le futurisme, que l'aventure sans précédent de céder à la tentation de renouveler l'émotion artistique par l'expression d'un art subjectif et abstrait d'où la représentation photographique de l'objet était exclue était une expérience merveilleuse et légitime. Il eut le loisir de reconnaître qu'avec Bonnard, Derain, Roault, Matisse, de Ségonzac et Braque il existait encore un art français de grande race, mais auquel l'avenir ne semblait désigner aucun successeur.

Mais un peintre surtout l'étonnait en lui révélant un monde particulier dont la découverte avait dirigé la conduite de tout ce qui alors peignait, sculptait ou gravait à Paris. Chaque artiste soumis à son emprise s'acharnait sur un thème que le maître lui avait abandonné au fur et à mesure de ses métamorphoses. Et cela, depuis l'angélique Severini jusqu'à l'effroyable Max Ernst. Maître incontesté de toutes les ressources du dessin, du modèle, de la composition, et de toutes les techniques de la peinture, il change constamment de style, et il le fait avec conscience et sans innocence aucune, mais avec une grandeur certaine. Dans ses dernières œuvres on croirait avoir à faire à un sorcier dirigé par le désir satanique de recréer le corps de l'homme selon un ordre nouveau, monstrueux, cruel et obscène; mais il faut se souvenir aussi de ces portraits d'arlequins mélancoliques et doux, que pour mon compte je trouve un peu fades, et vis-à-vis desquels les plus stricts représentants de la tradition académique, les membres de l'Institut de Paris, et même le critique d'art de l'*Observateur* de Genève, demeureraient désarmés.

Ce peintre est un Espagnol d'origine italienne devenu Parisien par adoption. Personne n'ignore son nom en dehors des grandes revues illustrées : c'est Pablo Picasso.

A côté de lui s'agitent d'innombrables satellites que rien ne pourra détacher de son orbite. En dehors d'eux, seuls quelques peintres du dimanche, naïfs, sombres et inexperts, élevés par les marchands au même rang de grands peintres, rompent par leur bonhomie sans charme le cercle enchanté des élèves de Picasso. Et de l'ensemble de tout cela, qu'il s'agisse de Picasso, de ses imitateurs ou de ses commentateurs, de ces naïfs vrais ou faux que travaille le goût des rêves mornes, c'est malgré tout un attrait irrésistible pour le malsain qui se dégage de tout cet art, et contre lequel certains esprits purs comme Severini et Braque, certains cubistes et certains futuristes sont immunisés.

Notre jeune initié avait un jugement sain. Devant les monstres de Picasso, il ressentait des impressions analogues à celles qu'il avait éprouvées en regardant à la dérobée, car elles le glaçaient d'effroi, les figures de cire ouvertes d'où dégoulinait des grappes d'organes grisâtres et violacés qui, dans leur cercueil de verre, servaient d'annonce à quelque musée forain entrevu lors de son enfance aux limites de la forêt vierge. N'avait-il pas été saisi par la même frayeur hallucinante alors qu'un jour, pendant une promenade à la montagne, les chevaux de ses parents et son poney

s'étaient arrêtés soudain, effrayés, devant une terrifiante mascarade au cours de laquelle les indigènes des tribus encore sauvages des environs, dirigés par un immense sorcier masqué, évoquaient par des danses obscènes, je ne sais quelle puissance démoniaque? N'avait-il pas été hanté longtemps par les souvenirs des peintures étranges qu'exécutait sur les rochers précédant la caverne où il s'était réfugié pour y mener la vie d'une sorte de sorcier un métis obsédé par le fatras d'une sorte de philosophie à demi chrétienne et à demi païenne, et qui traduisait ses rêveries par des images à la fois religieuses, cruelles, voluptueuses et effrayantes qui s'apparentaient parfaitement à celles qu'on pouvait voir dans les boutiques d'art célèbres à Paris en ce printemps de 1930?

Comme il possédait un sens instinctif très sûr de ce qui sépare l'amour du beau de celui de la curiosité malsaine, et que les sensations qu'il éprouvait devant l'art de 1930 lui rappelaient trop vivement le souvenir de ces visions qui avaient troublé son enfance, il n'avait pas hésité à dire à son mentor comme conclusion de leurs entretiens, que, malgré certaines merveilleuses exceptions, tout cet art vivant du Paris d'alors était, dans son ensemble, et dans tout ce qu'il semblait annoncer, certainement possédé.

ALEXANDRE CINGRIA.

(La seconde partie de cette conférence paraîtra dans notre prochain numéro.)

Lierre

« Une assez jolie ville. »

VICTOR HUGO.

I

Il serait facile de citer des textes anciens ou récents aux fins de prouver que la ville de Lierre est le joyau de l'Occident, qu'elle n'a d'égale en splendeurs ni sur les rives du Gange, ni aux bords du Missouri, qu'elle n'est en somme rien moins que le nombril du monde. Il n'est pas possible d'invoquer l'histoire politique ou militaire pour expliquer cet amour démesuré de la petite patrie. Celui-ci est dû selon toute apparence à une psychologie bourgeoise très spéciale et qui résulte de la situation géographique de cette petite ville, sise à mi-chemin entre deux cités, dont l'importance spirituelle et économique l'a toujours empêchée de prendre son essor vers de vastes destinées. Elle se prévaut d'une origine plus ancienne et par là, paraît-il, plus respectable qu'Anvers elle-même, mais elle a dû s'incliner dès le XIII^e siècle devant l'influence croissante de ce grand port. D'autre part, elle ne put jouir assez longtemps de la faveur de ses souverains pour devenir un centre administratif et religieux important comme Malines.

Le long des grandes routes du commerce et de l'esprit, elle ne fut qu'une oasis charmante, un relais. Dans son isolement relatif elle s'est créé, au cours des siècles, une sorte d'autarchie appuyée sur un artisanat spécialisé dans des tâches modestes et une agriculture qui tirait des revenus abondants et faciles d'une terre grasse et juteuse.

Autarchie économique, autarchie de l'esprit. Les Lierrois ont développé à un point inquiétant le sens de la valeur nationale. Le voisinage de deux grandes villes et le contact avec des personnages de premier plan dans le domaine social et intellectuel n'a pu les intimider : c'est un phénomène curieux que cette fierté locale, cet amour-propre farouche cette solidarité extraordinaire qui pousse une ville tout entière à exalter ses enfants, à contri-

buer à leur renommée, à leur infuser une audace que de nombreuses réussites justifient d'ailleurs parfaitement.

Plus modeste que Ninove, que les documents officiels, à la suite de Sanderus, citent comme étant la ville « la plus ancienne, la plus brave et la plus sage de la terre » (*Ninove is de oudste, stoutste en wijsste der steden*), elle ne serait certes pas moins catégorique s'il s'agissait d'établir que Lierre est la ville la plus agréable, la plus plaisante du pays et que Jean I^{er}, venu à Lierre à cause de « l'air salubre » qui devait restaurer sa santé ébranlée, a eu grand tort de mourir quelques jours après l'avoir quittée.

Sa réputation de ville agréable est d'ailleurs authentique et vénérable. Peu de communes pourraient produire un témoignage aussi explicite et désintéressé que celui de Thibault, l'hagiographe fantaisiste et disert de Saint-Gommaire, qui décrit de la façon suivante la cité de Lierre telle qu'elle était au milieu du XII^e siècle.

« Cette ville est située entre la Taxandrie (Campine) et la province ou pays de Ryen. Un cours d'eau, la Nèthe, sépare la ville du pays de Ryen; il enveloppe complètement la ville en l'isolant et de la Taxandrie et du pays de Ryen. Il l'encercle comme une île, de sorte qu'un seul pont suffit pour permettre l'entrée de la ville et un autre la sortie. Cette rivière, la Nèthe, est sujette à marée : cependant son eau est douce et toujours potable, elle est aussi très poissonneuse. Cette même rivière baigne plusieurs villas autour de la ville et les nombreuses maisons construites sur son rivage. Elle parcourt les prairies, fertilise les champs et traverse quelques beaux bois.

» Quand, du milieu de cette île, on laisse errer son regard, le cœur se détend à ce spectacle plaisant. On voit en effet, au delà de la rivière, une large et belle plaine s'étendre de tous côtés, couverte de fleurs et de riches prairies. Une énorme forêt ferme l'horizon de toutes parts. On y trouve des chênes et beaucoup de nourriture pour le bétail. Là est l'ancre des animaux sauvages et on y trouve aussi beaucoup de choses utiles à l'homme.

» Que dire de la fertilité des terres environnantes? Ce que l'on y apprécie encore, c'est qu'elles exigent peu de travail et qu'elles sont cependant très fertiles. »

Texte publicitaire pour village canadien! Mais comme il reste actuel!

Avant de devenir une terre bénie, Lierre fut le séjour des animaux géants de la préhistoire. Vers la fin du XVIII^e siècle, on exporta des charretées entières d'ossements néolithiques à Vienne et quand, en 1850, on mit à jour le mammoth géant qui constitue — comme le prétend une figure de style fâcheuse pour le conservateur — le plus bel ornement de notre Musée d'Histoire naturelle, il s'en fallut de peu que le *canis Lyranus*, toutou préhistorique, fût son entrée dans le monde savant. On n'a pas cru devoir suivre l'injonction polie d'un péleontologue aussi émérite que local.

Connue d'abord sous le nom de *Ledi* ou *Ledo in Brabantia ad Netam fluvium*, par un acte de 870, amoindrie au rang de village par un acte un peu plus récent, Lierre ne commence à jouer un rôle dans l'histoire qu'à la fin du XII^e siècle.

C'est alors que fut composée la vie de saint Gommaire, quatre siècles après sa mort légendaire. Sa valeur historique est plus que douteuse, mais elle possède un charme naïf et bonhomme. Gommaire, noble seigneur du pays de Ryen, habitant le village d'Emblehem, avait participé aux guerres de Pépin contre les Sarrasins, les Langobardes et les Saxons. Pendant son absence, sa femme Grimmar, affligée d'un caractère acariâtre et tyrannique, se livrait à toutes sortes d'exactions et se montrait d'une dureté excessive envers les sujets de son époux. En rentrant chez lui, Gommaire eut tôt fait de réparer les injustices commises, mais, en homme avisé, il résolut d'entreprendre un nouveau et long voyage. En route pour Rome, il s'arrêta à Nieuwesdonck, la petite

île qui devint le noyau de la future Lierre. Il y accomplit son premier miracle — prélude anodin à une longue série d'œuvres glorieuses — et y fonda une chapelle en l'honneur de saint Pierre. Elle fut remplacée plus tard par la petite chapelle romane du même nom qui fait face au transept droit de la collégiale Saint-Gommaire.

* * *

En 1195, Lierre est citée avec Louvain, Anvers et Aerschot parmi les localités déjà anciennes. Quelques années plus tard, un fait d'armes, la bataille de Montenaken en Limbourg, lointain épisode de la lutte entre les Guelfes et les Gibelins, lui vaut une mention ironique dans les *Gestes du Brabant* de Jan van Boendale :

*Il y resta, croyez-en moi,
près de deux mille hommes,
la plus part de Louvain et de Lierre
qui y burent mauvaise bière... (1)*

Au commencement du XIII^e siècle, Lierre fut érigée en cité, elle obtint le droit de s'entourer de remparts et d'élire son magistrat. Les souverains lui accordèrent de sérieux avantages fiscaux en récompense de sa fidélité, et les successeurs du duc Henri III s'empressèrent d'étendre encore ces faveurs. Le rôle que Lierre joua dans la guerre contre Malines en 1302 — ces Messieurs ne se souciaient guère de la bataille des Eperons d'Or — valut aux Lierrois l'octroi du grand marché aux bestiaux, tenu jusqu'alors à Wespelaer et qui fut pendant de longues années une source de profits considérables pour la ville. La légende dit que le duc ayant laissé aux Lierrois le choix entre une université et un marché aux bestiaux, ils jetèrent leur dévolu sur le don le plus prosaïque. Le duc s'écria : « Ah! ces têtes de moutons », et ce sobriquet leur est resté jusqu'à nos jours.

Ce que l'on sait de l'histoire de Lierre au Moyen âge ne diffère en rien de l'évolution classique des petites villes pendant cette période. Elle entra dans une alliance défensive et loyaliste avec les villes environnantes, vit se créer un certain nombre d'abbayes à proximité de ses remparts et de couvents à l'intérieur de son enceinte, devint le siège d'une fondation des Templiers et encouragea les institutions de bienfaisance et de charité qui caractérisent la *civitas* moyenâgeuse.

Il faut signaler l'abbaye cistercienne de Nazareth, dont il ne subsiste qu'une porte d'entrée de date assez récente. C'est là que Béatrice de Nazareth écrivit vers 1268 son beau traité mystique *Seven Manieren van heiliger Minnen*, qui constitue le plus ancien document en prose de la littérature néerlandaise dont la date nous soit connue avec certitude. De cette époque aussi date le Béguinage, situé à l'origine hors de la ville. Les béguines y travaillaient la laine et plus tard elles se mirent à confectionner les dentelles.

La fin du XIII^e siècle vit se développer à Lierre l'industrie drapière. La gilde des drapiers jouait un rôle politique important et ses représentants parvinrent à constituer une juridiction intermédiaire entre le banc des échevins et le corps des artisans. En 1400, la ville avait plus de trois cents métiers en activité et ses draps étaient réputés tant en France qu'en Allemagne. Elle possédait des comptoirs de vente à Anvers, à Tournai, à Francfort et peut-être ailleurs.

Corollaire de cette prospérité remarquable : la construction de la Halle aux Draps (1367) — qui devint plus tard l'Hôtel de ville — et l'achèvement du beffroi (1369) qui la flanquait. Des travaux

(1)

« Soe datter daer bleef wale,
Omtrent twee dusent bi ghetale,
Meest van Lovene ende van Liere :
Die dyoncken daer van enen biere... »
WILLEMS, J.-F., *De Brabantische Yeesten*,
Bruxelles, 1839-1843.

de fortification, des améliorations au régime des Nèthes, l'organisation d'un corps de milice dont la valeur militaire est reconnue.

Sous les ducs de Bourgogne, les troupes lierroises participèrent plus d'une fois à des promenades militaires dans le pays et à l'étranger, sans coup férir d'ailleurs. La ville ne recueillit pas grand profit de sa politique traditionnelle qui consistait à aider le souverain dans sa lutte contre les grandes cités. Politique qui s'affaiblit à mesure que les souverains devenaient de plus en plus tributaires de l'aide financière que leur prêtaient Anvers, Bruxelles et les autres villes importantes.

Pendant en 1435 Lierre figure parmi les plus grandes localités du Brabant : elle a 1,550 foyers; Anvers n'en a pas plus de 3,440, Tirlemont 1,600, Turnhout 911 et Aerschot 932. Elle abrita les amours de Philippe le Bel et de Jeanne d'Aragon qui y contractèrent mariage en 1496. Au siècle dernier on montrait encore la petite chambre basse où ils passèrent leur nuit de nocce.

Le déclin général de la draperie dans les Pays-Bas fut heureusement compensé à Lierre par les conséquences de l'essor extraordinaire d'Anvers. Comme en témoigne l'historien florentin Ludovici Guicciardini, le rayonnement économique de la métropole, pendant la prodigieuse période des débuts du système capitaliste, lui profita largement. Aussi le nombre des foyers augmenta-t-il sensiblement et les petits métiers se multiplient.

Sa réputation de posséder un air frais et pur ainsi que sa situation au centre du pays lui valurent d'offrir l'hospitalité au roi Christiern II de Danemark, qui avait dû fuir Copenhague en 1523. Il se fixa à Lierre avec une cour que des compressions énergiques parvinrent à réduire à quarante personnes. Il y avait, parmi eux, un évêque, un chancelier flamand et un historiographe, traducteur de la Bible en danois, Hans Michelsen. Le fourrier, W. van Zwolle finit sur le bûcher à Malines comme martyr de la cause de la Réforme (1529). Christiern chassait beaucoup, courait la campagne en tous sens et intriguait à Anvers. Tant que les subsides de son beau-frère, l'empereur Charles V, arrivaient régulièrement, il se livrait, en luthérien convaincu, à la propagande en faveur de la nouvelle religion parmi la population lierroise. Sa femme, connaissant son humeur inquiète et son esprit vagabond, parfaitement au courant des dangers qui accompagnent le désaveu dans une ville de province, écrivait que, pour son royal époux, « *devoir rester toujours dans cette petite ville, serait pénible et même dangereux* ». Christiern rentra dans sa patrie en 1530 pour y mourir après une dure captivité de vingt-quatre ans. A ce personnage à la destinée shakespearienne, ses ennemis n'avaient laissé d'autre compagnie que son bouffon.

Pendant toute la première moitié du XVI^e siècle, Anvers entraîna dans son orbite glorieuse un grand nombre de villes de province qui devaient pourvoir aux besoins de son exportation : il lui fallait des toiles, des merceries, des tapis, des livres, des meubles, tous les produits que l'Espagne, vouée à la *grandezza* paresseuse et handicapée par le manque d'aptitudes techniques de ses habitants, ne pouvait fabriquer. Le voiturage reliait des succursales à la ville mère et les modes, les mœurs, le besoin de luxe et d'amusement qui se manifestaient dans la grande ville avaient leur répercussion en province. A l'instar d'Anvers, Lierre fut dotée de bonnes écoles et l'art dramatique flamand y prospéra avec autant de variété et de richesse que dans les autres villes flamandes. Elle participa avec honneur aux concours organisés un peu partout chaque année et qui mettaient en présence les meilleurs auteurs et les meilleures troupes du pays.

Ses revers ne commencèrent qu'en 1567, lorsque la garnison espagnole se mit en devoir d'appliquer strictement les ordonnances du duc d'Albe. Les réformés furent pourchassés, brûlés et leurs biens confisqués. Lierre n'échappa à aucune des cruautés du terrible duc de Tolède. Elle fut même le théâtre des réjouis-

sances et des fêtes organisées par la soldatesque espagnole à l'aide du butin provenant du pillage d'Anvers.

Libérée par les troupes des Etats-Généraux, elle eut à pâtir des luttes fratricides entre les sectes religieuses. Tandis que luthériens et calvinistes se disputaient la possession d'une église, un bourgmestre anversoise, Jan Junius, vint avec 800 hommes parachever l'œuvre que les iconoclastes locaux avaient timidement amorcée. Il démolit le tabernacle de la collégiale et autorisa la destruction des tableaux et des sculptures qui ornaient Saint-Gommaire, et d'autres églises ou couvents.

En 1582, la trahison d'un capitaine écossais, W. Simple, rendit Lierre aux Espagnols. Elle fut durement punie de ses sympathies pour la religion nouvelle par l'imposition d'un lourd tribut de guerre et par les ruines que les opérations militaires avaient accumulées autour de la ville.

Une aventure surprenante lui advint le 14 octobre 1595; le siège de Cambrai ayant dépouillé la plupart des garnisons espagnoles en Flandre d'une partie de leur effectif, le gouverneur de Bréda, Charles de Heraugière, le *presneur de villes* résolut d'entreprendre un hardi coup de main : il organisa un raid matinal à travers la Campine et, grâce à la faiblesse de la garnison, parvint à forcer l'entrée de la ville. Des renforts appelés d'Anvers et de Malines permirent aux Lierrois de repousser l'assaillant qui perdit plus de 500 hommes. *Lira recepta*.

* * *

Au XVII^e siècle, Lierre est sans histoire, ville médiocre et heureuse. Elle devint, comme les Pays-Bas tout entiers, le théâtre d'une active renaissance du sentiment religieux qui se manifeste dans des œuvres d'art déclamatoires et nombreuses. On garnit les églises de tableaux de Rubens, de Jordaens. Gaspard de Crayer, d'une honnête et féconde médiocrité, couvre les murs des couvents de ses énormes toiles. La ville produit deux peintres notoires, Ad. de Vie, et surtout Frans Wouters, qui marcha sur les traces de Van Dyck et devint peintre attitré du prince de Galles.

On construit des couvents, on exécute de menus travaux de voirie. Le marché aux bestiaux décline, mais une bière locale, le *caves*, fait affluer les accises dans la caisse communale. Les chambres de rhétorique continuent d'aligner des milliers d'alexandrins symboliques. Ayant achevé sa quarante-cinquième pièce de théâtre, Cornelis de Bie rend son âme éloquente à Dieu.

Douce époque, où l'esprit se ressaisit, où les passions religieuses, naguère violemment affrontées, s'adoucissent en une émouvante harmonie en l'honneur de l'Eglise. De nobles demeures se dressent autour de la place du Marché. Les presses déversent des torrents de littérature religieuse symbolarde, minaudière et parfaitement insipide.

Le règne de Marie-Thérèse ramena une certaine prospérité : la draperie déchue fut remplacée par la fabrication d'étoffes et de merceries. La paix revenue permit l'exécution de travaux publics; on érigea les nombreuses pompes si élégantes, on construisit, à côté du vieux beffroi, un hôtel de ville de style Renaissance. On réalisa deux progrès notoires : la chaussée d'Anvers et l'amélioration du régime des Nèthes. Le dimanche et les jours fériés, de nobles et spacieuses auberges accueillèrent les bourgeois en promenade autour de la ville.

Vint Joseph II, dont les réformes hardies provoquent quelques troubles sans grande importance et qui fit démolir les remparts. Puis ce fut la révolution brabançonne et l'accueil triomphal réservé au chef des patriotes, H. Van der Noot. Son entrée fut suivie d'un véritable régime de terreur dirigé contre les sympathisants du régime impérial. Dans cette œuvre d'épuration les pires moyens ne furent pas négligés.

Quand un lieutenant de Dumouriez, Skey Eustace, entra dans la ville, il fut salué comme un libérateur. En son honneur on procéda à un anabaptisme urbanistique — le marché s'appellera désormais *place Washington*, la Rechte straat *rue Dumouriez*, etc. Mais les conventionnels, qui succédèrent à Dumouriez, rançonnèrent durement « *ce trou de ville* ». Quand ils partirent, les Lierrois eurent à cœur de couper l'arbre de la liberté et de brûler soigneusement les exemplaires encore disponibles du compte rendu dithyrambique qu'ils avaient fait éditer pour célébrer l'entrée des Français. Le sort cruel préserva quelques-unes de ces brochures.

Solidaires d'Anvers et se souvenant des heureuses répercussions de la prospérité de la métropole sur leur propre économie, les Lierrois fêtèrent avec enthousiasme la réouverture de l'Escaut. Ils furent moins empressés à accueillir les Paysans, qui se rendirent maîtres de la ville à la suite d'un coup de main et auxquels ils n'opposèrent — paraît-il — que de l'indifférence ou de la passivité.

Un épisode héroïco-burlesque termina cette période mouvementée en octobre 1798. Quand la ville, assez fière de sa fidélité au régime et de son attitude dans la guerre des Paysans, se préparait à recevoir dignement les Français, « la farce ayant sa place au plus fort du drame », une sentinelle faillit tout gâter : à l'officier français qui le sommait d'ouvrir les portes, ce soldat de malheur répondit irrespectueusement par un sonore : « M... pour les Français. » Ce mot, doublement historique depuis lors, eut le don de compliquer singulièrement les choses et d'ôter la vie à plus d'un Lierrois loyaliste.

Signalons que parmi les trois millions de votants qui approuvèrent la Constitution de l'an VIII ne figurent que vingt-sept Lierrois. Quand, quelques années plus tard, le plébiscite leur laissa le choix entre le Consulat à vie et l'Empire, celui-ci l'emporta à Lierre par 230 voix contre 72.

L'Empire fut pour Lierre une époque de prospérité économique incontestable. Les cotonneries occupaient plus de mille ouvriers; une douzaine de brasseries, autant d'huileries et de distilleries fonctionnaient à plein rendement. Le régime hollandais n'apporta pas grand changement à cette situation : la fabrique de cotonnades organisa sa production en vue de l'exportation vers les Indes néerlandaises.

La Révolution de 1830 mit un terme à cette activité : l'usine fut transportée à Leyde et la ville retourna au régime des petites industries et des industries à domicile qui la caractérisent encore actuellement.

Au cours du siècle dernier, elle fut le siège d'une activité intellectuelle et artistique intense, dont le centre était l'Ecole normale officielle. Elle attira quelques auteurs et artistes étrangers. Victor Hugo y écrivit une lettre à son Adèle chérie. Il trouva Lierre « une assez jolie ville » et fit un dessin du clocher de l'hôtel de ville « qui est charmant ».

Elle connut une dernière fois les honneurs de l'histoire quand le roi Albert y établit son quartier général, pendant une quinzaine de jours, en 1914. Elle eut à subir un bombardement assez sévère. Il épargna les édifices les plus remarquables, mais atteignit un certain nombre de bâtiments civils intéressants (1).

J.-A. GORIS,
Docteur en sciences historiques.

Il se lava les mains...⁽¹⁾

J'ai relu ces jours derniers la lamentable histoire d'un gouverneur colonial d'autrefois; une histoire pleine d'éternels enseignements.

Nous n'avons plus vis-à-vis des coutumes indigènes la folie destructrice de nos devanciers. Nous admettons l'existence de civilisations différentes de la nôtre. Cette tolérance a toutefois des limites : nous ne pouvons admettre sans abdication des coutumes contraires aux principes essentiels de la morale universelle. Mais quelles sont ces coutumes condamnables? A quel critère allons-nous les juger? Question délicate, qui résume toute la politique indigène. La limite entre coutumes à tolérer et coutumes à combattre est bien difficile. Une règle cependant : jamais, sous aucun prétexte, celui qui dispose de la force n'a le droit de sacrifier un homme qu'il sait innocent. L'exemple de ce haut fonctionnaire colonial de jadis en est une illustration.

Il avait à gouverner suivant les principes de l'administration indirecte une population passionnément attachée à ses traditions séculaires, pleine d'espoir dans un glorieux avenir — donc xénophobe. Devant ses chefs, il était responsable de la paix publique et de la rentrée de l'impôt; pour le reste, le mot d'ordre était : pas d'histoires; pas d'appels à la Métropole; pas de coûteuses interventions. On laissait les gens s'administrer eux-mêmes, pratiquer leur culte ancestral; les tribunaux indigènes appliquaient la coutume — sous réserve, comme chez nous, du droit d'évocation par le pouvoir occupant lorsque l'ordre public était en jeu, et sans pouvoir infliger la peine capitale.

Un jour, les autorités indigènes arrêtaient un prétendu dissident, et le traînaient devant le gouverneur. Le gouverneur interrogea l'accusé; il se rendit compte tout de suite qu'il avait affaire à un être exceptionnel, parfaitement innocent, victime d'odieuses intrigues. Ne voulant pas condamner et n'osant pas braver l'opinion, le gouverneur eut recours à un procédé bien connu des fonctionnaires : il se dessaisit du dossier pour le transmettre au roi indigène. Mais celui-ci, sous prétexte que l'affaire dépassait sa compétence, renvoya l'accusé au tribunal du gouverneur. Ainsi mis en demeure de prendre ses responsabilités, le gouverneur hésitait entre sa conscience et sa politique. Sa conscience lui commandait d'acquitter l'innocent. Sa politique le poussait à ménager l'opinion indigène. Le voyant indécis, les meneurs jouèrent de la corde sensible. Ils accusèrent le prisonnier — prétexte éternel — d'exciter à la révolte contre l'autorité européenne, de pousser les contribuables au refus de l'impôt...

L'affaire avait fait du bruit dans la capitale.

La femme du gouverneur, qui se mêlait parfois de politique — ce sont des choses qui se voient encore de nos jours — envoya un message à son mari pour le supplier de tenir bon. « Ne te rends pas complice! l'adjurait-elle. Cet homme est innocent. Tu es le chef. Fais ton devoir. Mets ta force au service du Droit... »

Mais le gouverneur songeait à sa carrière. Ne pas sévir contre ce pacifique accusé de rébellion, c'était s'exposer à des dénonciations en haut lieu, à des interpellations gênantes au Sénat métropolitain...

Il essaya d'un dernier subterfuge. Il offrit au peuple la grâce de l'accusé — la grâce, solution facile qui élude les conséquences sans avoir l'air de toucher aux principes. Mais les dirigeants indigènes

(1) *Les Chroniques radiophoniques*, de M. Pierre RYCKMANS — dont celle-ci est extraite — paraîtront bientôt à l'Édition Universelle, Bruxelles, sous le titre : *Allo! Congo! « Le Congo vous parle! »*

(1) Ces pages paraîtront dans le 4^e volume de la collection « *Ars Belgica* », consacré à *Lierre*, orné de 72 planches hors texte, édité par la Nouvelle Société d'Éditions.

voulaient leur victime. Pour faire pression sur l'autorité, ils organisèrent l'émeute.

Alors, devant cette menace suprême, le gouverneur céda. Lâche jusqu'au bout, il n'eut même pas le courage de sa lâcheté : il rejeta sur les accusateurs la responsabilité de la condamnation. Il se fit apporter de l'eau et devant la foule il se lava les mains : « Je suis, dit-il, innocent du sang de ce juste. »

Mais le mépris des siècles l'a reconnu coupable. Nous commémorons aujourd'hui le dix-neuvième centenaire de sa forfaiture. Ce gouverneur représentait en Judée la puissance romaine. Il s'appelait Ponce-Pilate.

Pierre RYCKMANS,
Gouverneur général du Congo.

Pearl S. Buck⁽¹⁾

« Pour vous, ma Sœur, qui avez toujours vécu avec nous, nous le savons, vous êtes des nôtres... »

Qui parle ? Une voix de là-bas, de ce lointain Extrême-Orient, la voix de la jeune femme qui nous murmure à l'oreille la plainte de *Vent d'Est, Vent d'Ouest* : M^{me} Pearl S. Buck semble née exprès pour recevoir, à l'heure de sa grande transformation, d'un si cruel enfantement, les confidences de la Chine.

La vie de cette jeune Américaine, totalement ignorée voilà cinq ou six ans, et aujourd'hui l'une des premières parmi les auteurs mondiaux, n'est pas le moins beau de ses romans. En 1925, à l'âge de trente-deux ans, lorsqu'elle commença d'écrire sur le bateau, pour se distraire pendant la traversée, l'admirable *Vent d'Est*, elle n'avait séjourné, en deux fois, que trois années en Amérique : deux années de jeune fille à l'Université, et puis un an de congé, après dix ans de mariage.

Pour cette Américaine, fille de pionniers et de pasteurs, la vraie patrie c'était la Chine. Elle y était venue âgée de quelques mois. Son premier horizon, ce fut une colline et un fleuve, dans la campagne du Yang-Tsé ; les premiers mots qu'elle bredouilla sont ceux que lui apprit sa nourrice chinoise. Cette vieille bonne femme l'éleva sur ses genoux, l'abreuva de lait et de fables. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, tout l'univers de la jeune fille, celui de ses sensations d'enfance et de jeunesse, fut ce vaste et profond monde jaune. C'est là qu'elle avait grandi, vécu, appris les formes et les noms des bêtes, les couleurs des saisons, celles de l'amitié et de l'adolescence ; tout cela se confondait avec le plus profond d'elle-même. Elle parla chinois avec les servantes de la maison et la marmaille du village avant de savoir un mot d'anglais ; c'était sa langue maternelle, l'anglais ne fut qu'une langue acquise, nullement naturelle. Elle l'apprit avec la répugnance des enfants pour une chose inutile et livresque, une langue étrangère. Il lui fallut un très long temps pour se figurer qu'elle n'était pas une petite Chinoise, et pour faire une différence entre les deux visages chéris qui se penchaient sur elle, et qu'elle avait connus en même temps que la lumière du jour, comme on voit à la fois, par certaines journées transparentes, la lune et le soleil flotter dans le même ciel : le visage de sa mère blanche et la vieille figure de sa nourrice jaune.

Ainsi la Providence prenait soin de former cette créature exceptionnelle, disons le mot, ce miracle d'une intelligence double, d'une enfant d'Occident élevée à la chinoise, douée d'une sensibilité

(1) Ces pages serviront de préface à *la Mère*, de M^{me} Pearl Buck, qui paraîtra prochainement chez Stock, à Paris, traduit de l'anglais par Germaine DELAMAIN.

européenne et asiatique. En elle se mariaient deux mondes. Je ne dis pas deux races : le mélange de deux sangs est rarement une fusion heureuse, mais le plus souvent un produit hybride, combattu, où luttent deux esprits qui se déchirent. Le Ciel voulut au contraire qu'elle fût d'une race très pure, homogène, sans fissure, entière, mais qu'elle baignât de bonne heure, s'imprégnât comme un fruit des sucres d'un autre terroir. Il lui interdit la surprise. Ce passage, ce choc que donne toujours à qui la franchit la porte noire de Pékin, la découverte de ce vieil empire millénaire, engourdi derrière sa muraille, l'enfant ne l'éprouva jamais ; pour elle, il n'y eut pas de muraille, nulle séparation : elle était née à l'intérieur. Elle avait grandi au foyer, auprès des cendres pieuses, des Pénates, des dieux domestiques.

Dès avant de naître, elle était déjà prédestinée. Elle avait une vocation. Elle appartenait à cette famille de missionnaires, de cœurs évangéliques, pour qui l'humanité n'est qu'une seule famille, la grande famille du genre humain. Elle-même épousa un pasteur. Elle était de celles qui d'avance refusent des frontières à l'amour, ignorent des obstacles à la charité, ne veulent rien savoir que l'unité des enfants de Dieu. L'éducation unique, qui fut la sienne, fit le reste.

* * *

Depuis tant de siècles qu'elles se connaissent, les deux moitiés du monde demeuraient séparées, plus ignorantes l'une de l'autre que l'Europe ne le fut longtemps de l'Amérique. Pour la première fois elles se rencontrent dans cette jeune femme : cette porte de la Chine, si lente à s'entr'ouvrir, tourne enfin : la clef s'en trouvait dans ce cœur.

Le tort des voyageurs qui nous renseignent sur la Chine, c'est d'être des passants, des curieux. Ils nous font part de leur étonnement. Ils croient avoir beaucoup fait de nous dépayser. A quoi bon aller si loin, si ce n'est pour s'émerveiller ? Loti l'a fait toute sa vie : il nous livre ses impressions, du reste inouïes, de touriste désespéré. Tous ses mariages pour rire avec de petites épouses exotiques n'avaient pour but que de varier par de nouveaux contacts la même expérience impuissante devant l'inconnu, la même tentative accablée devant le secret de l'Orient. Même un Lafcadio Hearn a beau abjurer l'Europe, se naturaliser Nippon : il était trop tard, il ne réussit plus à dépouiller le vieil homme. Il n'est plus qu'un transfuge, un malheureux otage, rebut des foyers près desquels il était venu s'asseoir et qui refusent de l'accueillir comme un frère parmi des frères.

Je ne dis rien des intellectuels, expédiés en Chine grâce à des bourses de voyage, ni des sinologues, pour qui la Chine est la connaissance d'un grimoire, ni des diplomates ou des commerçants, qui ne sortent guère des concessions où ils vivent entre eux, comme en état de siège ; même un témoin passionné et militant comme Malraux n'a guère observé à Shanghai que la lie cosmopolite et révoltée, qu'il aurait pu voir à Belleville, à New-York ou dans les quartiers populaires de Londres et de Berlin. La gangrène est partout la même. Peut-être faut-il en dire autant de ce curieux Tcheng-cheng, l'auteur du premier livre écrit en français par un Chinois, si l'on peut appeler Chinois un échappé de la Chine, un jeune homme dont les aventures seraient peu différentes, s'il s'agissait d'un bolcheviste d'avant le coup d'octobre, ou d'un spartakiste allemand de l'école de Liebknecht ou de Rosa Luxembourg.

Seuls, parmi les Européens, quelques vieux prêtres des missions étrangères, jésuites, capucins, lazaristes, fixés depuis quarante ans en Chine, sans esprit de retour, et n'attendant aucune récompense que d'En-Haut, pourraient nous dire quelque chose du peuple qu'ils connaissent pour l'avoir assisté dans toutes ses misères, pour partager ses habitudes, et pour être témoins de sa patience

et de ses vertus. Une telle science exige le don de toute la vie, et souvent ces hommes dévoués donnent la leur jusqu'au sang; mais il est rare que l'apostolat fasse bon ménage avec la littérature.

C'est le privilège unique de M^{me} Pearl S. Buck, de réaliser en elle, par une grâce spéciale, une combinaison jamais vue : une Européenne de la Chine, fille d'apôtres et apôtre elle-même, et douée enfin du plus merveilleux talent littéraire. Je prends le mot d'Europe dans son sens le plus large, comme type d'une civilisation qui embrasse aussi l'Amérique, sans oublier que l'Amérique, riveraine du Pacifique, a un intérêt de premier ordre dans les questions chinoises; même aux Etats-Unis, il y a, sous le rapport ethnique, un problème chinois presque aussi actuel que le problème noir. L'Amérique considère, avec un mélange de crainte, de dégoût, d'admiration et de curiosité l'invasion jaune qui pullule dans les quartiers chinois de Chicago et de San-Francisco. Il y a là un voisinage et une promiscuité qui permettent peu le détachement, moins encore la sérénité; comme toujours en pareil cas, l'opinion se défend par des jugements sommaires, des partis pris, des préjugés.

On se fait de l'ennemi un monstre, un cauchemar. C'est le plus grand service qu'aura rendu M^{me} Pearl S. Buck, de dissiper ces nuées, ces mirages déformants, enfants de la légende. Ce que nous voyons du dehors, elle nous le montre du dedans, comme une réalité intime et familière, et nous sommes seulement surpris de nous y reconnaître. Cette vérité n'a d'étonnant que de cesser d'étonner. Au lieu d'un monde impénétrable et incompréhensible, nous voici en pays de connaissance : nous sommes en présence d'une humanité particulière, mais nullement étrange, et en tout cas, ni plus baroque, ni plus mystérieuse que la nôtre. L'effet de bêtes curieuses que les Célestes font sur nous, nous apprenons que nous le produisons sur eux : eux aussi nous regardent comme des créatures bizarres et inquiétantes. A leurs yeux, les barbares c'est nous, et il faut convenir qu'il y a quelque apparence. Ainsi d'un bord à l'autre se répètent des sentences contraires et identiques, provenant d'une réciproque et commune ignorance.

Un des événements de l'histoire universelle aura été de rattacher la Chine au reste du genre humain : telle est la grandeur d'Alexandre. Depuis les travaux de Foucher, de Pelliot, de von Lecoq, plus de doute : on connaît la route par où le génie grec a pénétré jusqu'au fond de l'Orient. Les deux moitiés du monde se donnent la main. Leurs histoires, qu'on avait cru indépendantes l'une de l'autre, se développent sur le même plan. On a acquis ce fait immense : l'unité spirituelle de l'espèce humaine, l'unité de la civilisation.

* * *

Ce que les maîtres que je viens de citer ont fait dans le domaine de la science, une femme (c'était bien là le rôle d'une femme) l'a fait dans le domaine du cœur. Ces grands livres, *Vent d'Est*, *la Terre chinoise*, *la Première Epouse*, dès leur apparition, il y a quelques années (le premier date seulement de 1929), ont été une révélation : l'auteur, dans ses petites mains délicates et pieuses, comme on présente un bol de thé, nous apportait au monde. Dans ces hommes, ces femmes de là-bas, nous retrouvions des semblables : des cœurs, des sentiments humains. C'était la vieille Chine des antiques familles, les maisons patriciennes, les « dames de cent générations » cloîtrées au fond des cours, dans leurs robes de brocart et de satin brodées, subtiles comme des poèmes, avec leurs fards, leurs joues peintes, leurs ongles laqués, leurs gestes traditionnels, leur beauté stylisée, et qui sous tant de noblesse et de contrainte dissimulaient des cœurs douloureux d'épouses trahies et de mères affligées; c'était toute la détresse et le désarroi pathétique des idées nouvelles pénétrant dans ces vieilles demeures et venant bouleverser un ordre millénaire qui semblait se confondre

avec l'ordre de l'univers; c'était le crépuscule des idoles vénérées, l'angoisse, le trouble, la tragédie de la vieille Chine en train de disparaître.

De tous ces livres, le chef-d'œuvre est probablement le dernier, celui que j'ai l'honneur de présenter au public. C'est à la fois le plus simple et le plus original. Puis-je trahir un petit secret? Quand je portai le texte à la *Revue des Deux Mondes*, j'avoue que j'avais peu d'illusions. Que penserait le public d'un livre sans intrigue, sans anecdote, sans sujet, inflexiblement monotone, cruel, et tellement peu soucieux de piquer la curiosité, que le principal personnage, ni aucun de ceux qui l'entourent, ne sont même pas une fois nommés. Il est difficile de pousser plus loin le renoncement, le goût du sacrifice et le dédain de la vanité. Qu'est-ce qu'un roman, dont l'héroïne garde tout le temps l'inconnu? Qu'est-ce que cette femme qui ne dit pas son nom, et qui n'est que la Mère, la statue de la Maternité?

Pourtant, le livre fut reçu d'emblée, et fit une impression profonde. Cette femme qui perd son mari, sa fille, puis son fils, comme une vivante dont on amputerait tous les membres l'un après l'autre, cette existence désolée qui n'est qu'un lent supplice, cette répétition invariable du malheur, cette absence de déclamation, ce ton uni, cette simplicité, cet intérêt qui vous captive dans ce manque d'aventures, finissent par produire une souveraine impression de grandeur : c'est toute l'immensité de la plaine chinoise; ce labeur opiniâtre, éternel; les choses, dans ce paysage, semblent se dérouler comme des lois de la nature, leur emprunter leur caractère d'indifférence et de nécessité. C'est la tranquillité des faits imperturbables, qu'aucune révolte n'arrête, qu'aucune prière ne conjure. Les scènes se succèdent avec la rigueur des saisons, de la floraison, de la chute des feuilles, de l'hiver et de la mort.

Il y a là une égalité, une pureté de dessin que je ne trouve nulle part dans la littérature anglaise, même chez une Jane Austen, et qui me font songer aux plus beaux contes d'un Tourguénéff ou d'un Tchekov : j'allais presque dire au Tolstoï des dernières « nouvelles », telles que *le Père Serge* ou *Hadji Mourad*. En fait, rien ne ressemble davantage à ce merveilleux récit d'une paysanne, intitulé *Ma Vie*. Peut-être les grands Russes doivent-ils ce caractère à ce qu'ils ont de fatalisme et de résignation orientale. Mais peut-être aucun d'eux n'aurait-il eu l'audace de concevoir un roman si peu romanesque, un roman de quatre cents pages dont l'héroïne n'a même pas de nom. Qui oserait pousser l'esprit de pauvreté jusqu'à ce degré de dénuement et d'humilité? Et pourtant, c'est peut-être ici le trait de génie : par là cette figure anonyme atteint la perfection la plus générale; elle se dépouille de tout accident, de tout ce qui est individuel. Comme Ulysse, dans la caverne du Cyclope, déclare s'appeler *Oulis*, c'est-à-dire Personne, ainsi l'héroïne de ce livre se confond avec la terre elle-même qu'elle représente, avec la glèbe qu'elle laboure d'un si patient courage : elle écarte toute vaine sentimentalité, comme le masque dont se couvre l'acteur lui prête une signification impersonnelle et absolue.

Pietà rustique, pareille à celles des calvaires bretons, aux mères douloureuses qu'on voit aux carrefours dans nos campagnes! Ici nous pénétrons dans un monde hors du temps, ou plutôt dans un temps qui, hormis quelques endroits, couvre encore de sa nappe la surface de la terre : pour des centaines de millions de vivants, c'est toujours le Moyen âge qui continue. Ce que nous raconte ce livre, chez nous pourrait être d'hier : ce présent de la Chine, c'est notre passé de la veille. Nous nous imaginons que quelques outils, quelques appareils, quelques jouets nouveaux dont nous nous amusons suffisent à transformer le monde. Les trois quarts de l'humanité s'en passent et les ignorent. En dehors de quelques ports, où abordent les vaisseaux d'Europe, la colossale Chine n'est même pas effleurée par ces nouveautés. Dans sa masse,

elle demeure encore telle qu'au XIII^e siècle. La paysanne de ce livre pourrait être la contemporaine d'une Beauceronne ou d'une Lorraine de la guerre de Cent ans. Elle n'est pas plus loin de nous que n'est une de ces aïeules. Pas un de ses sentiments qui nous soit étranger, qui ne trouve un écho, une sympathie dans notre âme. Pas une femme d'ici qui, émue de tant de souffrances, ne lui ouvre les bras et ne puisse à son tour lui adresser ce nom qui fut donné par une autre à l'auteur, en l'appelant tendrement : « Ma Sœur »...

LOUIS GILLET.

En quelques lignes...

Le manifeste des intellectuels

On connaissait déjà celui des quatre-vingt-treize. Certains de nos compatriotes, moins nombreux mais tout aussi impertinents, ont voulu sévir à l'instar de Berlin. Mais tandis que les Professoren et les Doktoren s'agitaient en faveur de leur propre Vaterland, nos intellectuels donnent du lorgnon et de la fêrule contre le danger extérieur.

Ce danger, ils le voient sous les traits du fascisme. Un beau monstre ! Qu'on se figure l'hydre de Lerne qui coifferait, à la fois, le casque de Mussolini, la casquette plate de Hitler, le képi de Pilsudski, le chapeau mou du général Weygand, le feutre de Stahrenberg, la barrette de Salasar (un confrère) et le bonnet à grelots de ce candidat « réaliste » qui vient d'attacher à son char électoral et carnavalesque 45,000 Bruxellois.

Mais nos intellectuels veillent. Au portique de nos libertés nationales, ils montent, héroïques et désintéressés, la garde, la vieille garde. Celle qui meurt et qui ne se rend pas. On pense au mot de Cambronne.

France-Belgique

Les sportifs ont leur vocabulaire. Le match de football France-Belgique s'appelle, dans toutes les gazettes roses, le « match de l'amitié ». A dire vrai, cette amitié se manifesta surtout, dimanche dernier, par des échanges homériques de horions (sur la pelouse), d'injures (dans les tribunes). Mais, l'année prochaine, la littérature officielle reprendra ses droits pour opposer fraternellement les « lions » et les « coqs ».

Cela avait fort mal commencé. Depuis patron-minet, il pleuvait sur la ville. Le soleil voulut bien faire une apparition tardive et furtive. Mais le rayon doré ne réjouit le stade qu'au moment où le premier piston des grenadiers recommençait — tout seul — la *Marseillaise*. En voilà un qui se souviendra du match de football France-Belgique !

Sur les gradins, ils sont cinquante mille. Bien en voix. Des drapelets voudraient s'agiter à bout de poing. Mais une tradition réserve cette manifestation tricolore pour la minute du but marqué. Et les Belges attendront plus d'une grosse heure cette minute-là... La tribune d'honneur est tendue de rouge. M. Spaak y voit sans doute un présage. Il est là, souriant, épanoui, très à l'aise, baise la main des dames, s'incline devant les généraux et semble se soucier de sa réélection comme un canard sauvage d'un savon dentifrice. Pendant ce temps, mon cousin Achille, passionné de balle ronde, se mange les sangs au fond d'un bureau de la ville basse. L'électoratisme a ses héros. Et ses polichinelles, d'ailleurs.

Les Français jouent vite, mais les Belges jouent mieux. Comme le sport est une école d'abnégation, ce sont les « coqs » qui marquent le premier but. Dix mille spectateurs se dressent, hurlants ; car la dévaluation du belga a multiplié les chances du garagiste de Roubaix et de l'entrepreneur de transports parisiens. A la seconde mi-temps, nos Diables rouges (c'est toujours le vocabulaire consacré) égaliseront. Scène des drapelets. Le dernier quart d'heure sera le quart d'heure de l'arbitre. Cet honorable citoyen helvétique, jaloux de l'attention que monopolisaient les joueurs, se distingue à son tour par d'aimables facéties. Du coup, l'unanimité se fait contre lui. Son sifflet est concurrencé par mille sifflets hétérodoxes. Le match finit dans la plus noire pagaille. Et les services des tramways bruxellois s'arrangent pour prolonger l'impression — jusqu'aux boulevards du centre.

Sur Mallarmé

Camille Mauclair vient de consacrer à celui qui fut la grande admiration de sa jeunesse une biographie sentimentale et clairvoyante (*Mallarmé chez lui*). On est ému par la ferveur de l'accent.

Aux yeux de toute cette jeunesse qui hantait l'appartement de la rue de Rome, Mallarmé apparaissait comme un demiurge. La fumée des pipes faisait, autour de son visage prématurément vieilli, comme un nuage d'encens. Mauclair s'étant permis de contester respectueusement un détail relevé dans le monologue mallarméen, Pierre Louys le retint après la soirée, tout exprès pour le gronder. Il était convenu, en effet, de laisser parler le Maître.

Mauclair n'a pas tort d'observer que cette adoration indiscrete — « on l'embaumait vivant » — n'a pas porté bonheur à Mallarmé. Non qu'il fût désirable de lever l'ostracisme des cuistres. Mais peut-être bien qu'à chamberer leur grand homme, les habitués des soirées du mardi ont contribué à raréfier l'air autour de lui.

Sur les failiers de la rue de Rome, Camille Mauclair nous laisse des croquis fort vivants. Il cite avec émotion les « Belges » : Verhaeren, Mockel, Maeterlinck. A propos du dramaturge de la *Princesse Madeleine*, on fait volontiers honneur à Mirbeau de l'avoir lancé par un article fameux. Mauclair rétablit la vérité. Ce fut Mallarmé qui parla du jeune Maeterlinck à Paul Hervieu ; et Paul Hervieu, à son tour, conseilla la lecture de la *Princesse Madeleine* à celui qui, dans la *628 E-8*, avait dit tant de mal — et si méchamment — de notre pays.

Le décor de l'appartement de la rue de Rome avait sa beauté, sa richesse : un paysage de rivière de Claude Monet, une esquisse de Manet représentant Hamlet et le Spectre, une eau-forte de Whistler, une aquarelle de Berthe Morisot, un pastel de fleurs d'Odilon Redon, un plâtre de Rodin et cette bûche de bois orangé où Gauguin avait sculpté un profil de Maori. Mais à l'époque comme le souligne Mauclair, « tout cela passait pour n'avoir pas plus de valeur que des cadeaux de barioleurs à un semi-dément » !

Les après-midi d'un faune

Mauclair a eu le privilège de passer de nombreuses journées de vacances à Valvins, dans ce joli village forestier où Mallarmé avait loué une maisonnette, une charrette à âne et cette yole « à jamais littéraire », pour parler comme Valéry. Les entretiens au bord de la rivière roulaient sur l'esthétique de l'obscurisme. Si le nom de Keats était écrit sur l'eau, la leçon mallarméenne dérivait au fil de la Seine...

L'obscurisme ne serait-il qu'une affectation, une manie ? — Mauclair croit avoir compris que, pour Mallarmé, l'obscurité du vers n'est pas à soi-même une fin. Il s'agit plutôt de montrer au

vulgaire que la langue poétique a ses lois, ses arcanes si l'on veut, qui échappent au *sermo pedestris*.

Il y avait aussi, chez Mallarmé, dédaigneux de la gloire et des Académies, des décorations et du bel enterrement, la haine d'une certaine réussite ou, mieux, de certains « réussis ». En vertu de cette philosophie qu'il énonçait ainsi, sur la yole de Valvins : « Plus nous visons haut et loin, plus nous rêvons l'absolu, et plus nous sommes, par avance, des ratés. Ce nom de raté est le signe même de l'ambition immensément disproportionnée de notre effort, et il est le gage de notre honneur. » De fait, l'œuvre poétique de Stéphane Mallarmé sue les sueurs de l'agonie d'une sorte d'impuissance consciente. Consciente, parce qu'elle n'a jamais cherché à s'illusionner sur les exigences de l'absolu.

A propos de la querelle de l'histoire

Il est convenu, pour les uns, que l'étude biographique prépare à la connaissance de l'œuvre, pour d'autres, que l'œuvre seule existe et que le climat historique relève de la pure curiosité. Il est intéressant de suivre, au fil de ce *Mallarmé chez lui*, ce que j'appellerais les « enrichissements » d'une biographie de poète.

Reprenant le mot de Barrès à propos de Taine, Mauclair confesse qu'au temps de sa jeunesse, « il ne lui était jamais venu à l'idée que M. Mallarmé pût être un animal ». Entendez par là que le maître vivait, aux yeux de son disciple, dans un empyrée. Rien n'existait que les vers parfaits, ces vers qui se recourbent comme des chiffres d'une algèbre inconnue, riches de sens et de prolongements insoupçonnés. Mais voici que l'étude d'Albert Mockel (*Un Héros*) révèle à Mauclair le drame quotidien, le tragique d'une existence vouée aux lettres et à la pauvreté. Et le biographe malgré lui d'ajouter : « Je me penche sur cette vie, et par elle l'œuvre s'éclaire. »

Voilà bien le dernier mot sur cette question, si controversée, de la critique biographique. Foin de l'historiette qui ne serait que l'historiette ! Les confidences du valet de chambre et les ragots de la cuisinière n'ont que faire en littérature. Mais il n'est pas indifférent, pour la compréhension des vers mallarméens, de l'esthétique mallarméenne, d'avoir mis à nu les secrets d'un cœur bafoué et meurtri.

Musique des cloches

Les yeux au ciel et le doigt dans la bouche, Violette épie pleine de foi le retour des cloches. Dès le premier sillage dans l'azur au-dessus de sa tête, elle les reconnaît. Telles qu'elle les a déjà vues dans la splendeur de son imagination : avec leurs robes en bronze doré et de jolies ailes blanches que des mouettes leur ont prêtées pour aller à Rome.

Ding don dong. Les cloches résonnent dans un cœur de petite fille. Les clochettes des premières fleurs répondent. Les violettes, sœurs de Violette et couleur de ses prunelles, redressent leur corolle pour regarder, elles aussi, rentrer les cloches. Ding don dong ! La nuit tout à coup a voilé les mystères. Il fait bleu. Violette s'est endormie bercée par la musique céleste. Et les cloches passent sur ses rêves, contemplant le divin sourire, la grâce infinie de l'enfant qui dort. Elles n'ont jamais rencontré rien qui fut si beau, dans leur longs voyages. Ni les grands lacs tranquilles, où elles se sont mirées, ni les splendides paysages qu'elles ont survolés. Ni les merveilles de la Ville Éternelle : ses antiques trésors et ses souvenirs sacrés, les cardinaux vêtus de leur camail pourpre, les toiles de Raphaël et la gloire de Michel-Ange, la coupole de Saint-Pierre et les cérémonies solennelles où le Pape officiait.

Et parce qu'elles ont enfin rencontré ce qu'il y a de plus conso-

lant sur terre, de plus semblable à la béatitude des cieux, les cloches se mettent à sonner leur plus pur alleluia.

Défense des enfants

Joignons notre voix à celles qui ont entrepris de défendre ce monde assez peu respecté de l'enfance. Robert de Traz nous y invite implicitement dans un livre où il veut démontrer, semble-t-il, que le *pouvoir des fables* tient à la carence de l'amitié chez les grandes personnes. C'est contre celles-ci que la plupart du temps ce pouvoir s'exerce. Les enfants s'en servent pour se claquemurer soigneusement dans leur domaine où le merveilleux, le mythe et le songe leur sont de plus agréables compagnons que nous ne le sommes. A coup sûr ils embellissent un royaume où nous ne pénétrons qu'à titre de censeurs ou d'intrus. « Fais ceci, ne fais pas cela, sois sage, ne mets pas tes pieds sur cette chaise et tes mains sur cette porte. » A ceux qui attendent de nous des fleurs de tendresse et des sources de rêve, nous ne donnons que de pauvres choses : de l'affection bourrue et des lois draconiennes. Eh oui, ils ont des toilettes, des jouets, des spectacles et des bonbons autant qu'ils en veulent et plus qu'ils n'en ont besoin. Mais cela prouve que nous les faisons matérialistes à notre image et que nous connaissons mal leurs désirs gonflés de soucis spirituels. Il ne faut pas oublier que les enfants aiment surtout faire quelque chose de rien, s'envoler au ciel dans un avion qui est une chaise renversée ou la crête d'un mur, s'élancer dans les plus vastes espaces nantis des seules ailes de leur imagination dorée.

Hélas ! nous ne les prenons pas assez au sérieux. Ils en souffrent comme ils souffrent de ce ton arrogant sur lequel d'ordinaire nous leur répondons parce qu'ils nous dérangent, parce qu'ils nous questionnent, parce qu'ils nous donnent l'occasion de soulager nos nerfs.

Ainsi se dresse entre eux et nous le mur dont plus tard les parents se plaignent. Les enfants continuent à se dire : « Il y a les parents et puis il y a nous. Deux mondes qui vivent sur des planètes différentes. Pourquoi essayer de se comprendre ? » Et comme l'âge et l'expérience n'aident pas à reconnaître dans les grandes personnes des modèles, il ne reste plus aux petits de la veille qu'à continuer à grandir à leur façon, c'est-à-dire à mal grandir, dans ce qu'ils s'imaginent être des privilèges d'adulte : la liberté de n'être plus maître de soi, mais d'être maître des autres.

Et c'est ainsi qu'à leur tour, ils se sépareront de leurs propres enfants.

Document

Parlez à qui vous voulez, sur n'importe quel sujet. On vous répondra : « J'ai là dessus du document, je vais chercher du document, il y a du document ». Le document est une denrée courante et qui ne sert plus, comme jadis, à nourrir exclusivement les rats de bibliothèque. Le mot a perdu un peu de son air poussiéreux et solennel. L'image aidant, il se rapproche de la vie et voici qu'il suffit d'une plume alerte et d'un esprit plaisant pour que le document acquière toute la richesse, toute la lumière, toute la couleur mouvante du documentaire cinématographique.

Pour séduire le public, des éditeurs (Denoël et Steele) intitulent même *Le Document*, une série de fascicules extrêmement vivants. Le premier était consacré à l'U. R. S. S., le second au Pape dans le monde contemporain. Et le troisième paraît qui est un document capital sur la vie féminine. Il est rédigé par Germaine Beaumont qui représente à merveille cette féminité moderne faite de courage et de bonne humeur dont il convient de prononcer le panégyrique. Nous eussions pu nous attendre à de la gracieuse fantaisie sur un

sujet qui s'y prête ou bien alors à une étude sociale hérissée de statistiques, de courbes et de tableaux moroses. Mais celle qui est chargée d'écrire ici sur un sujet que d'aucuns disent éternel et qui est surtout éternellement rabattu, sait en tirer le parti le plus original qui soit et le plus valable. Elle recrée cette vie féminine dont elle parcourt le cycle et pour lui rendre son sens spirituel, sa poésie, tout ce qui désigne, à travers les rudesses, les platitudes de la lutte quotidienne, l'idéal sauveur. C'est ainsi qu'il nous plaît d'entendre faire l'éloge de la femme. Les féministes n'y ont guère réussi, qui ont proclamé ses droits et revendiqué, sur un ton de viragos, de chimériques égalités. Il fallut la dureté des temps pour qu'éclatent les vraies qualités des femmes d'aujourd'hui. Elles ne diffèrent pas de celles d'hier. A travers les siècles, un même sourire courageux, les unit : c'est celui de l'Ange de Reims, de Jeanne d'Arc, de Geneviève, c'est celui des plus héroïques comme des plus humbles. Et leur œuvre méritait d'être chantée pour tout l'amour qu'elles y ont mis, pour tout l'amour qu'elles ont sauvé.

Apollinaire en Belgique

La vogue, présentement, va aux amitiés défuntes : les Amis de 1914, les Amis de Verlaine, les Amis d'André Baillon, les Amis d'Apollinaire.

La plupart du temps, ces amitiés consistent en des seaux d'ordure déversés sur la tombe du cher mort. On épluche sa vie, celle de ses parents et grands-parents. On découvre que sa mère ne payait pas son terme, qu'elle abandonnait son marmot de génie pour courir le guilledou. L'on réclame de l'argent des admirateurs du diffamé pour apposer une plaque sur le tribunal où il fut condamné pour indécatesse et grivèlerie d'aliments, sur l'auberge borgne d'où il déménagea à la cloche de bois.

De toute urgence, il faut créer les « Ennemis des grands hommes », qui dépouilleront avec charité les archives familiales, ne mettant en relief que les choses qui méritent de passer à la postérité.

L'été prochain, on se réunira au pays de Stavelot, pour célébrer Guillaume Apollinaire. L'homme ne fut point parfait, mais il fit courageusement la guerre, et sa mort précoce et douloureuse rejette dans l'ombre les faiblesses de sa vie.

Ce ne sont pas ces faiblesses qui nous intéressent, non plus que les avatars de M^{me} Apollinaire.

Qu'on célèbre le talent de ce curieux poète, de ce petit acrobate, venu de la Pologne, avec, dans ses hardes mouillées de pluie, des senteurs fraîches et sauvages ! Mais qu'on ne s'occupe pas, comme fit M. Porché pour Verlaine, de ses chemises sales et de ses scandales. Il y a le jardin plein de fleurs et d'oiseaux. N'y venez pas étaler le galeçon et les guenilles !

La famille Verlaine

Cette semaine, paraissent, à Paris, les *Mémoires* de M^{me} Paul Verlaine. C'est la réponse de la veuve courroucée aux *Mémoires d'un veuf* que le grand poète publia sur la fin de sa vie. Elle s'y lave de reproches que, depuis longtemps, personne ne songeait plus à lui adresser. Le livre, néanmoins, est loin de passer inaperçu ; tout ce qui touche à Verlaine continue d'intéresser le public.

On sait que l'immortel auteur de *Sagesse* est originaire des Ardennes belges. Il y a quelques années, M. le Febve de Vivy fit des recherches sur ses ascendants. Il remonta jusqu'au XI^e siècle et découvrit que les Verlaine tiraient peut-être bien leur origine de Guillaume le Conquérant. Le bruit de cette découverte arriva aux oreilles de M. Léon Verlaine, jardinier à Villers-sur-Lesse, authentique cousin du poète. M. Léon Verlaine voulut-il prouver

que l'art des vers ne lui était pas étranger ? Ou que personne, dans sa famille, ne se sentait capable, désormais, d'écrire en simple prose ? Toujours est-il qu'il adressa, au biographe de son cousin, le remerciement que voici, dont nous avons sous les yeux l'original :

*Que c'est beau l'impartial !
Dire le bien, dire le mal,
Même qu'il provienne d'une souche royale.
Que Dieu leur soit amical
A tous ces types originaux !
De fait ils sont vraiment peu banals
Et méritaient bien une plume magistrale.
Les jeunes vous sauront gré d'une remonte octogonale
Et profiteront de cette leçon géniale.
Et ainsi agréez ma pensée madrigale.*

LÉON VERLAINE.

Nos lecteurs auront deviné qu'en ces vers la « souche royale » fait allusion à Guillaume le Conquérant, et que « la remonte octogonale » évoque les huit siècles d'histoire au cours desquels le généalogiste avait suivi les Verlaine à la trace.

Dupuytren

On vient de célébrer, à l'Hôtel-Dieu de Paris, le centenaire de la mort du grand chirurgien, lequel était un chrétien aussi charitable que fervent.

A part ses malades, rien ne l'intéressait sur terre. Son aspect vestimentaire était toujours le même : habit vert, gilet blanc et pantalon bleu.

Quelqu'un qui lui conseillait de mettre un peu de variété dans son accoutrement :

— Tout le monde le fait ! Vous ne devriez pas vous singulariser ainsi.

— Comment ? Tout le monde le fait ? Je ne m'en suis jamais aperçu !

Et il ajoutait :

— Je comprends maintenant pourquoi je ne reconnais jamais personne dans la rue.

Dupuytren était, en effet, extrêmement distrait. Il passait à côté de ses familiers sans les voir. Il demandait aux veufs des nouvelles de leur femme et chargeait les célibataires de présenter ses respects à leur belle-mère.

Un jour, fonçant droit devant lui, à son habitude, il bouscula une religieuse hospitalière qui, en tombant, se luxa l'épaule.

L'ayant relevée, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Pourquoi, ma Sœur, vous adressez-vous à la boisson ? Vous savez bien que c'est un péché.

Et avant que la sainte femme fût revenue de sa surprise et protestât, il lui avait réduit sa luxation, sans anesthésie.

Un nouveau prix

Alex Fischer est mort. Il a, dit-on, écrit des livres, en collaboration avec son frère Max. Craignant que ses ouvrages ne le rendent pas immortel, il a imaginé de fonder un prix littéraire pour qu'on se souvienne de lui. Car un mort chasse l'autre et les humains, les plus remuants pendant leur vie, sont vite oubliés, une fois disparus.

Jadis, les médiocres comptaient beaucoup sur leur épitaphe pour durer. Certains passaient bonne partie de leur existence à soigner sa rédaction. On cite un nommé Colas qui, au XVII^e siècle, avait obtenu, moyennant finances, d'un poète célèbre, promesse d'une belle épitaphe. Il avait vécu, comme la moyenne des hommes,

sans gloire ni péril. Mais il voulait, sur la plaque de marbre, quelque chose de fort. Quand Colas fut au monument, le poète accorda sa lyre et écrivit :

*Colas mourut de maladie.
Tu veux que je plaigne son sort?
Que diable veux-tu que j'en dise?
Colas vivait, Colas est mort.*

Alex vécut. Alex est mort. Mais, avant de mourir, il fonda un Prix de l'Humour, et on se souviendra de lui à tout le moins une fois l'an.

Les gens d'aujourd'hui ont bien besoin d'écrivains qui les réjouissent. M. Paul Valéry, M. André Gide et la plupart de leurs confrères ne s'y emploient guère. Mais, où gratter nos contemporains pour les faire rire? Au front? Dans le dos? Sous la plante des pieds? Les chômeurs dansent devant le buffet vide. Les industriels se font du mauvais sang. Les rentiers méditent sur leurs rentes dévaluées. Les paysans font encore leur beurre, mais le vendent difficilement.

Jamais le moment n'a été plus opportun pour distribuer un Prix de la Bonne Humeur. On peut dire qu'en le fondant Alex Fischer a su faire une belle et utile sortie.

La barbe

Des coiffeurs allemands ont adressé une pressante requête à Goering : « Général, les anciens Germains, nos aïeux, portaient la barbe. Nous devons les imiter en tout. Voilà pourquoi, Excellence, nous vous supplions de vous mettre à la tête du mouvement de la barbe allemande. Laissez pousser la vôtre. Et ainsi feront-nous la barbe à tous ces Latins aux visages glabres d'efféminés! »

Bientôt, sans doute, les nazis arboreront des barbes de sapeurs.

Barba virum probat, dit un proverbe latin. La barbe prouve l'homme. Est-ce exact? Il y a, cependant, bien des femmes à barbe, comme le prouvent les réclames épilatoires à la quatrième page des journaux. A vrai dire, elle leur vient au menton plus tard qu'à nous. Pour elles, ce n'est pas un duvet de printemps, c'est un duvet d'automne.

Il y a cent ans, la barbe faisait romantique ou politique. On la fauche aujourd'hui par coquetterie et par hygiène. Personne, en Occident, n'est plus friand de ces toisons qu'étaient, dans leur crépelé, tous les reliefs du repas, la bave de l'omelette, l'échine du hareng, le fil du parmesan et le sucre de la gaufrette.

Chez les anciens Romains on se rasait jusqu'à cinquante ans. Mais, à cet âge, on devait laisser croître tout son poil. La barbe exigeait le respect des jeunes gens. Cela a bien changé! Traiter quelqu'un de « vieille barbe », ce n'est plus, de nos jours, un hommage.

Pourquoi les merlans d'outre-Rhin réclament-ils des barbes intondues? C'est par souci de renouer les traditions. C'est aussi que la clientèle doit être très réduite, depuis les rasoirs mécaniques. On pourrait, au surplus, leur faire observer que les anciens Germains laissaient pousser non seulement leurs barbes, mais encore leurs cheveux. Alors, il est vrai, les merlans n'auraient plus qu'à fourrer leurs tondeuses dans la chatière de leurs boutiques.

En service chez Paul Valéry

Un de nos confrères est allé interviewer une femme de chambre qui fut en service chez Paul Valéry.

— Pourquoi avez-vous quitté la maison de ce grand homme?

— Un soir, j'avais un dîner de vingt-huit couverts. Après avoir servi, je trouve, dans la cuisine, la cuisinière par terre, archi-souïe; et j'avais encore à faire toute la vaisselle et l'argenterie...

— Vous étiez bien chez lui?

— Très bien. Madame ne faisait jamais une observation. Monsieur était assez grossier, mais il parlait tellement vite que je n'y comprenais rien. Quand Mgr Baudrillart ou l'abbé Mugnier venaient dîner à la maison, Monsieur faisait une scène à Madame; il lui reprochait d'essayer de le convertir.

— Travaillait-il?

— Il se couchait à neuf heures et se levait à quatre. Le matin, il venait dans la cuisine et faisait son café lui-même. Il se f... en colère quand il lui fallait mettre son habit et sortir. Il avait trois enfants. Sa fille a épousé le fils du propriétaire de sa maison. Il me disait, quand on sonnait : « Je n'y suis pour personne. » J'allais ouvrir et je disais : « Monsieur est sorti. » Alors, il arrivait en faisant : « Bonjour, cher ami, comment ça va? »

— Avez-vous gardé de lui quelque souvenir?

— Il m'avait donné *le Cimetière marin* avec une dédicace. Je lui ai dit : « Je n'y comprends rien. » Il m'a répondu : « Moi non plus. » J'ai aussi mon certificat, que Monsieur avait écrit lui-même, mais personne n'a jamais pu lire ce qui se trouve écrit dessus!

« Progrès et Religion »

De nos jours les idées vont vite. Qui se doutait en août 1914 que la civilisation occidentale entrerait dans une des plus graves crises de son histoire? Quelques penseurs originaux à l'allure prophétique. Aujourd'hui nous savons tous, comme le disait Valéry, que les civilisations sont mortelles. Nous savons surtout que toutes nos crises partielles (économique, politique, internationale) ne sont que les divers aspects d'une crise fondamentale. La seule divergence qui existe entre ceux que préoccupent cette grave question, c'est l'explication de l'étendue et de la diversité de la crise.

Pour nous, catholiques elle est essentiellement de nature religieuse. Sans négliger ni minimiser le moins du monde les facteurs politiques, économiques, raciaux du désastre actuel, nous pensons que les troubles eussent été moins graves et qu'ils seraient plus aisément surmontés si l'Europe n'avait pas été infidèle à sa vocation chrétienne. C'est la thèse que défendent, sous des formes différentes mais complémentaires, des penseurs comme Berdiaeff, Maritain, Gonzague de Reynold.

C'est la même thèse qui fait l'objet d'un livre anglais récemment traduit (1). L'auteur, Christopher Dawson, est professeur d'histoire de la culture à l'University College d'Exeter. C'est un anglican converti au catholicisme à la veille de la guerre. Si je ne me trompe, il a subi l'influence des œuvres de Newman et il est venu au catholicisme comme à la conclusion logique du Mouvement d'Oxford.

* * *

Dans son genre, *Progrès et Religion* est à mettre au même rang (c'est-à-dire au tout premier) que *Le Nouveau Moyen Age*, de Berdiaeff; *L'Europe Tragique*, de de Reynold; *Religion et Culture*, de Maritain. Avec ces quatre volumes, en y joignant, pour ceux qui lisent l'allemand, *Die Soziale Frage der Gegenwart*, de l'Autrichien Johannes Messner, les catholiques peuvent prendre une conception synthétique de la crise actuelle du point de vue catholique.

Décidément, la pensée catholique internationale est en train

(1) *Progrès et Religion*. Une enquête historique, par CHRISTOPHER DAWSON. Préface de Daniel Rops. Paris, Plon, p. 247, 1935.

d'acquérir une richesse d'information et une sûreté de jugement qu'elle n'avait pas au même degré avant la guerre et dont elle manquait totalement à l'époque lointaine de mes études universitaires.

* * *

L'ouvrage de Dawson se distingue par la forme de ceux que je viens de citer. Il me semble qu'il est représentatif de l'esprit anglais. Le ton en est calme et froid. M. Dawson nous donne son jugement sur l'œuvre de Descartes, d'Hegel, de Marx, de dix autres, sans jamais ne s'étendre ni appuyer. Remarquez que pour formuler en quelques phrases des appréciations fondées sur des doctrines aussi complexes que celles que je viens d'énumérer, il ne suffit pas d'avoir beaucoup lu et beaucoup réfléchi. Il faut encore avoir découvert le nœud vital de ces doctrines. Et alors il est bien difficile à un esprit latin de ne pas s'exalter un peu, de ne pas insister pour défendre son opinion et la faire reluire sur toutes ses facettes. Ce n'est pas la manière de l'Anglais typique. Ce n'est pas celle de Dawson. Il nous situe la réforme allemande dans l'histoire des idées modernes avec le même flegme réticent qu'il vous dirait que la journée est belle — *glorious day*.

Il s'en distingue encore par le genre d'argumentation. Berdiaeff, et Maritain surtout, sont des théoriciens dans le bon sens du mot. Ce sont des philosophes qui raisonnent dans l'abstrait. Dawson est historien et sociologue. Sa manière est inductive, basée sur des faits empruntés à toutes les civilisations.

* * *

Les deux thèmes essentiels de ce livre riche et touffu sont indiqués dans le titre : *Progrès et Religion*. Les civilisations progressent non pas certes indéfiniment, ni dans une direction linéaire, puisqu'il y a des civilisations qui meurent. Cependant, à considérer l'humanité dans son ensemble, en partant des sociétés primitives, le progrès apparaît comme un fait indéniable.

Il est surtout remarquable dans la société occidentale. Les civilisations orientales nous offrent le spectacle de cultures raffinées qui supposent derrière elles des millénaires de lents progrès.

Mais au regard de la civilisation occidentale, elles apparaissent depuis longtemps comme figées et stationnaires. Si depuis deux siècles elles commencent à bouger, c'est au contact de l'Europe qu'elles le doivent.

Devant ce fait du progrès, des stagnations, de la mort des civilisations, l'attitude vraiment scientifique consisterait à rechercher patiemment, par voie d'induction, quelles sont les causes de ces oscillations. C'est ce que Dawson fera dans plusieurs chapitres de son livre.

Seulement dans notre civilisation occidentale le progrès n'est pas un objet d'étude scientifique. C'est une foi et une idée-force.

Dans toute civilisation se produisent des idées caractéristiques qui lui sont propres. Ces idées expriment l'époque qui leur a donné naissance au même titre que son style artistique et ses institutions. Tant qu'elles durent, tant que les peuples y croient, ces idées apparaissent comme l'exacte expression de vérités absolues. Tel fut le sort de l'idée du progrès dans la civilisation contemporaine de l'Europe occidentale.

Dawson est ainsi amené à faire l'étude critique de l'idée du progrès. C'est à cela que sont consacrés les premiers chapitres. Ils sont, au point de vue de l'histoire des idées, d'une ampleur et d'une valeur exceptionnelles. L'auteur trace un vaste panorama de l'histoire des idées en partant de Descartes pour arriver, à travers le XVIII^e siècle anglais et français, à Auguste Comte, au romantisme, à l'évolutionnisme de Spencer, au pur scientisme de Huxley.

Mais il ne se borne pas là. Il confronte cette idée toute rationaliste du progrès avec le développement de l'historisme qui a ses racines dans la philosophie allemande de Kant, Fichte, Schelling, Hegel, jusqu'à Splenger, auxquels il consacre quelques pages de critique pénétrante.

On devine tout ce que le lecteur attentif peut glaner d'idées et de faits dans cette revue de la pensée européenne. Le grand mérite des Allemands c'est d'avoir affirmé contre le rationalisme cartésien, d'une part, l'importance du temps et de l'histoire, d'autre part, le caractère organique de toute civilisation.

Ils ont pu, comme Hegel, exagérer le rôle de l'esprit absolu et celui de l'Etat, comme Fichte le rôle de la volonté, comme Marx celui des forces économiques, comme Splenger celui de la race. Tous ont eu plus ou moins clairement le sentiment que tout se tient dans une civilisation à un moment donné de son développement. C'est dire qu'il y a un style de toute la vie sociale, que l'économie, le droit, la politique, l'art, la philosophie, la religion d'une époque forment un tout vivant de parties organiques liées.

En réalité, écrit Dawson, une culture n'est ni un processus purement physique, ni une construction idéale. C'est un tout vivant depuis ses racines dans le sol et la simple vie instinctive du berger, du pêcheur ou du paysan, jusqu'à la floraison dans les œuvres les plus hautes du philosophe et de l'artiste, de la même façon que l'homme réunit dans la substantielle unité de sa personnalité, la vie animale de la nutrition et de la reproduction, et les activités les plus élevées de la raison et de l'intelligence.»

Je me rappelle mon étonnement quand, parti il y a quelque quarante ans à la recherche de la sociologie dans les universités allemandes, je commençai par ne la trouver nulle part. Ce fut l'éminent sociologue Toennies, que je n'ai plus revu depuis, qui me tira d'embarras. «Nous n'avons pas, me disait-il de sociologie générale théorique à la manière d'Auguste Comte. Mais, chez nous, depuis Herder, ce sont toutes les sciences morales qui sont sociologiques. Vous trouverez de la sociologie dans l'économie, le droit, la littérature, la religion et la philosophie.» C'était exact. Et soit dit entre parenthèses, c'est une des raisons pour lesquelles les Français et les Allemands ne se comprennent jamais quand ils ont l'air de parler des mêmes choses.

Dawson ne s'en tient pas à l'histoire de l'idée de progrès. Il confronte cette idée avec les résultats des sciences sociales les plus récentes : la sociologie, l'ethnographie, l'anthropologie, la science des religions. Des premières, auxquelles il joint les remarquables travaux de La Play, il tire cette conclusion :

«Aucune civilisation si avancée qu'elle soit ne peut se permettre de négliger ces bases profondes qu'elle trouve dans la vie de la nature et de la région naturelle dont dépend son bien-être social, car même les plus hautes conquêtes de la science, de l'art, de l'économie politique sont impuissantes à enrayer la chute si les fonctions de l'organisme social sont atteintes.»

* * *

Mais de l'étude comparée des religions il en tire une autre qui complète et corrige la première.

Il y a dans toute culture un aspect intérieur qui lui donne ses traits les plus caractéristiques. L'unité d'une culture ne repose pas uniquement sur la communauté du lieu : l'habitat commun ; sur une communauté de travail : la fonction commune ; sur une communauté de sang : la race commune ; elle provient aussi, et par-dessus tout, d'une communauté de pensée, car une culture, si rudimentaire soit-elle, n'est jamais uniquement une simple unité matérielle.

Il y a dans toute vie sociale une conception commune de la

réalité, une vue de la vie qui, même dans les sociétés les plus primitives, se traduit par des pratiques magiques ou des croyances religieuses, comme dans les sociétés les plus avancées elles se traduisent sous une forme de plus en plus consciente dans la religion, la science et la philosophie. C'est ainsi que le facteur intellectuel conditionne le développement de toutes les sociétés. C'est lui qui est l'élément actif et créateur dans une culture, puisque c'est lui qui libère l'homme des lois purement biologiques qui gouvernent les espèces animales et qui le rend apte à accumuler un capital productif de connaissances et d'expériences sociales, grâce auquel il obtiendra un contrôle de plus en plus grand sur le milieu matériel dans lequel il vit.

S'il en est ainsi, si les éléments rationnels et spirituels d'une culture sont ceux qui déterminent son activité créatrice et si les manifestations primaires de ces éléments doivent être recherchés dans la Religion, il devient alors évident que le facteur religieux a, dans le développement des cultures humaines, une part beaucoup plus importante que celle que lui ont reconnue les théoriciens qui ont tenté de nous expliquer les phénomènes du progrès social. Et voici que nous nous heurtons à une véritable énigme.

Comment les triomphes du rationalisme, surtout depuis le XVIII^e siècle, n'ont-ils pas amené l'irréremédiable décadence de la civilisation européenne. En effet, depuis deux siècles la pensée occidentale, dans ce qu'elle montre de plus hardi, de plus entreprenant, est dirigée contre la religion. La fameuse formule de Marx: « La religion est l'opium du peuple », n'est que le résumé brutal de deux siècles de pensée rationaliste antireligieuse.

Dans un excellent chapitre Dawson retrace la courbe de la sécularisation progressive de la culture occidentale.

Dans ces pages les vues originales abondent et notamment sur la Renaissance, les formes diverses du protestantisme, la philosophie cartésienne. Dawson possède à un rare degré l'art de ramener de vastes ensembles de faits, de larges mouvements d'idées à leurs lignes essentielles.

Dawson a trouvé le mot de l'énigme. L'explication qu'il donne me réjouit, non seulement parce qu'elle est vraie, mais encore parce qu'elle confirme une opinion que je me suis faite depuis longtemps à la suite notamment des travaux de Pierre Lasserre et de l'enquête poursuivie depuis trente ans, avec une inlassable énergie par le baron Sellière.

Les déistes français et anglais, leurs successeurs, qu'ils soient libéraux, démocrates, socialistes ou communistes, ne sont rationalistes qu'en apparence. Ce qu'ils opposent à la foi chrétienne, c'est une autre foi, une pseudo-religion, la religion humaniste.

En dépit de leur caractère hétérodoxe et même antichrétien, tous les éléments positifs de la nouvelle croyance étaient tirés, bien que défigurés, de la vieille tradition religieuse de la chrétienté.

Ce fut, en particulier, le cas pour l'idée de progrès. Cette idée n'est pas autre chose que la transposition sur le plan humain de l'idée chrétienne du salut dans une autre vie. Le but final des efforts des hommes n'est plus animé par la croyance à une vie future, faite d'éternel bonheur et de perfection accomplie, mais par la foi dans la perfectibilité morale et le progrès indéfini de la race humaine sur cette terre. Le royaume de Dieu qui, dans l'eschatologie catholique, arrive à la fin des temps, au moment précisément où le temps et l'histoire sont abolis, c'est sur cette terre que l'humanisme prétend le réaliser. « C'est l'abbé de Saint-Pierre, écrit Dawson, qui conçut le premier la plupart des idées que les libéraux des deux siècles suivants devaient défendre ou réaliser : l'arbitrage international et l'abolition des guerres, la liberté de l'instruction et l'abolition du paupérisme. Sa doctrine fondamentale qui servait de base à tous ses projets de réforme, c'est celle de

l'amélioration perpétuelle et illimitée de la raison humaine, devant amener l'âge d'or et le paradis sur terre, et cela sans tarder. »

La même tendance se retrouve dans l'idéalisme germanique et dans le libéralisme utilitaire anglais.

L'âge des lumières en France fut, en fait, la dernière des grandes hérésies et ses appels à la raison furent eux-mêmes des actes de foi, d'une foi qui n'admettait pas de critiques. Même des matérialistes comme Helvétius et Holbach partageaient la croyance déiste dans la transcendance de la raison et dans l'inéluçabilité du progrès intellectuel et moral, bien que rien dans leurs prémices n'autorisât une telle conviction. A cela vint se joindre le courant issu de Rousseau. A première vue, ses idées, sur l'état de nature et l'influence corruptrice de la civilisation semblent difficilement compatibles avec l'idée de progrès; mais ce que les révolutionnaires lui empruntent, c'est sa foi dans la nature humaine et la perfectibilité de la société.

Toute la véhémence religieuse que ses ancêtres calvinistes avaient mise à prêcher — le péché originel et l'impuissance de la volonté humaine — fut mise par Rousseau au service de doctrines radicalement opposées; la pureté originelle de la nature humaine et la perfectibilité de la société.

Il s'attaqua à l'État, qu'il rendait responsable de tous les maux et de toutes les souffrances des hommes, avec la même violence que les calvinistes nourrissaient envers l'Église catholique. L'œuvre de Rousseau fut, en réalité, une nouvelle Réforme qui provoqua le même enthousiasme et le même fanatisme que celle du XVI^e siècle et qui fut aussi destructive dans ses conséquences.

C'est dans l'influence de Rousseau que Dawson, après beaucoup d'autres d'ailleurs, trouve la véritable source du mouvement révolutionnaire de l'Europe continentale. La Révolution française fut moins une révolte contre un mauvais gouvernement, qu'une tentative pour restaurer l'unité de l'Europe sur de nouvelles idées. Woodsworth a décrit l'atmosphère de cette époque où l'on était heureux de vivre :

L'Europe était alors florissante de joie.

La France se dressait sur les heures dorées.

Et la Nature humaine semblait née de neuf.

« La Révolution française — écrivait Lamartine — dans son *Histoire des Girondins* — a été préparée par un siècle d'une philosophie qui en apparence était sceptique et en réalité croyante. »

Le scepticisme du XVIII^e siècle ne s'étendit qu'aux formes extérieures et aux dogmes surnaturels du christianisme. Il adopta passionnément son enseignement moral et ses intentions sociales.

C'est bien cela. La conviction révolutionnaire est une foi, une religion. Elle est une corruption hérétique de la doctrine chrétienne. Il est cependant nécessaire — écrit Dawson — d'établir une distinction entre le libéralisme rationaliste de l'*Encyclopédie* et l'idéalisme révolutionnaire de Rousseau et de ses disciples. Tous deux proviennent d'un idéal religieux antérieur qu'ils ont transposé ou interprété dans un sens purement social, mais chacun d'eux représente une tradition religieuse différente. La première, la théorie philosophique du progrès, correspond à la forme orthodoxe de la tradition chrétienne, tandis que les idéalistes révolutionnaires sont plus proches des espoirs apocalyptiques des millénaristes et anabaptistes. Il est même difficile parfois de distinguer les descriptions du millénaire social faites par les révolutionnaires de celles d'une apocalypse purement religieuse.

« En ce jour béni, — écrit Godwin, le principal représentant de l'idéalisme révolutionnaire en Angleterre, — il n'y aura plus ni guerre, ni crime, ni administration de la justice, comme on

l'appelle, ni gouvernement. Enfin, il n'y aura ni mal, ni angoisse, ni tristesse, ni rancune. Chaque homme avec une ineffable ardeur cherchera le bien de tous. L'esprit sera vif et actif, et cependant jamais désappointé. »

Cette conception millénaire du progrès est spécialement caractéristique des premiers socialistes. Elle atteint chez Fournier les extrêmes limites de l'extravagance ; on en trouverait des exemples analogues dans l'œuvre de Trotsky. Le marxisme lui-même n'a pu agir sur les foules que par les promesses qu'il contient d'une sorte de paradis terrestre. Tout le mouvement humanitaire du XVIII^e et du XIX^e siècle, qu'on le prenne sous sa forme purement politique libérale ou démocratique sous sa forme sociale : socialisme, ou sous sa forme scientifique : scientisme, est d'allure religieuse.

C'est une hérésie chrétienne. L'ambition de ce vaste mouvement, divers dans ses courants, unifié dans ses aspirations profondes, c'est de réaliser, sans le christianisme et même contre lui, toutes les aspirations morales que celui-ci contenait. Son espoir porte même plus loin. Il aspire à réaliser ce que le christianisme n'a jamais su faire, n'a d'ailleurs jamais promis de faire : instaurer effectivement sur la terre la perfection morale et le paradis terrestre.

La société européenne, en partie déchristianisée, n'a pourtant pas été complètement dénuée d'esprit religieux ni de foi. Elle a eu foi dans le progrès et la perfectibilité indéfinie de l'humanité. Aujourd'hui la pseudo-religion humaniste est morte. Plus personne n'y croit plus et les institutions que la foi humanitaire soutenait s'écroulent.

Chez l'homme de la rue la désillusion est venue de la guerre, des méfaits des inflations monétaires, de la crise économique, dont tout le monde éprouve dans sa chair les malfaisantes conséquences.

Chez les révolutionnaires, les grands espoirs humanistes se sont mués en une haine furieuse contre la civilisation et un appel à la destruction violente du désordre existant. Cette attitude d'esprit semble avoir sévi à l'état endémique en Russie. Elle apparaît sous des formes diverses dans Tolstoï et Dostoïevski. Elle s'est généralisée après la guerre quand on a cru que l'immense machinerie de la civilisation moderne allait s'écrouler. C'est elle qui a inspiré l'œuvre d'un poète autrichien.

*Je vous en conjure, broyez la ville.
Je vous en conjure, écrasez les villes.
Je vous en conjure, détruisez les machines.
Je vous en conjure, détruisez l'Etat.*

Un tel état d'esprit qu'on retrouve dans certaines couches du communisme européen et même parmi les jeunes gardes socialistes, peut agir comme force destructrice et ajouter au chaos actuel de nouvelles ruines. Mais il est impuissant pour construire. Or, et c'est là une des idées fondamentales du grand livre de Dawson, dans toute la force du terme, les grandes religions sont les fondations sur lesquelles s'élèvent les grandes civilisations. Une société qui a perdu sa religion se trouve être tôt ou tard une société qui a perdu sa culture.

Cette idée, c'est par la voie scientifique, par une laborieuse enquête sur le rôle de la Religion dans la vie des sociétés, qu'il la prouve.

Cela nous vaut trois chapitres extrêmement denses. Le premier a pour objet *la Religion et les origines de la civilisation* ; le deuxième *la Naissance des religions mondiales* ; le troisième, *le Christianisme et l'éveil de la civilisation occidentale*.

Impossible de résumer ces chapitres qui constituent à eux seuls un véritable traité de sociologie religieuse. Je me bornerai à en tracer un rapide dessin.

Aussi loin que nous remontions dans l'histoire, quelque primitive que soit une culture, nous rencontrons toujours des conceptions religieuses. L'homme primitif ne croit pas moins fermement que l'homme religieux des civilisations avancées à l'existence d'un ordre surnaturel dont le monde visible et sa propre existence dépendent. Au contraire ce monde spirituel est plus intensément vécu par le primitif que par le civilisé.

En effet, il n'a pas encore la conception d'un ordre naturel et, par conséquent, les forces surnaturelles peuvent intervenir à tout moment dans le cours de la vie. A première vue, il semble que le naturel et le surnaturel, le matériel et le spirituel se mêlent confusément dans son esprit. Cependant même dans les religions primitives, ce qui est l'objet d'un culte, ce qui provoque l'émotion religieuse, ce n'est jamais le phénomène naturel, comme tel, mais c'est toujours le pouvoir surnaturel qui est obscurément senti dans l'événement et qui se manifeste en lui. La différence qui existe au point de vue religieux entre le primitif et le civilisé, c'est que pour ce dernier le monde spirituel est devenu un cosmos rendu intelligible par la philosophie et moralisé par les traditions héritées des grandes religions mondiales.

Pour le primitif, au contraire, le monde est encore un chaos dans lequel le bien et le mal, l'élévation et la bassesse, le rationnel et l'irrationnel se mêlent en un mélange confus. Les grandes religions ou les philosophies religieuses qui naissent dans le premier millénaire avant Jésus-Christ se fondent sur deux concepts essentiels : l'être métaphysique et l'ordre moral, qui ont depuis lors servi de base à toutes les expériences religieuses. Quelques-uns de ces mouvements de pensée, comme le brahmanisme, le taorisme et la philosophie éléatique, ont concentré leur attention sur l'idée de l'être. D'autres comme le bouddhisme, le confucianisme, la philosophie d'Héraclite, sur l'ordre moral.

Mais toutes sont d'accord pour identifier le principe du monde, avec un principe spirituel conçu comme la source de l'être ou celle de l'ordre moral.

L'homme primitif avait déjà découvert l'être transcendant, mais il l'immergeait en quelque sorte dans le monde des phénomènes, conçus comme surnaturels. Les grandes religions mondiales considèrent le transcendant comme la suprême réalité que cherche l'Esprit, et comme la loi éternelle qui gouverne la morale. Par conséquent, tandis que le primitif perçoit le monde spirituel comme mêlé et confondu avec le monde de la matière, le civilisé l'isole et l'oppose au monde de l'expérience humaine. Il oppose l'Éternité au temps, l'absolu au contingent, la réalité à l'apparence, le spirituel au sensible.

Je ne suivrai pas Dawson dans les fines remarques qu'il tire de l'étude des grandes religions mondiales de l'Inde, de la Chine, de la Grèce. La conclusion qui s'impose, c'est le rôle immense, décisif des idées religieuses dans la vie des sociétés.

Et alors il arrive au christianisme. Je ne puis même plus ici, donner le plus faible résumé des chapitres que l'auteur lui consacre. Songez qu'il s'agit de montrer l'originalité de la religion chrétienne, de montrer ce qui la distingue de toutes les autres religions, puis d'en retracer l'histoire, depuis ses origines judaïques jusqu'à la Renaissance et la Réforme.

En le lisant, on est émerveillé de la somme de connaissances qu'une telle synthèse suppose et de l'aisance avec laquelle l'auteur domine les faits, pour les juger et les intégrer dans une vue philosophique de l'histoire chrétienne.

* * *

La conclusion qui sort directement de cette vaste enquête historique est double : l'une générale, l'autre spéciale à notre civilisation.

A chaque étape de la culture, la religion d'une société traduit l'attitude dominante de celle-ci envers la vie et sa conception finale de la réalité. La Religion est la grande force dynamique de la vie sociale et les changements vitaux dans une civilisation sont toujours en liaison avec des changements dans la foi ou l'idéal religieux. La sécularisation d'une société implique la dévitalisation de cette société.

Notre civilisation moderne, beaucoup plus que celle du passé, a été l'œuvre d'une tradition religieuse. C'est au christianisme que l'Europe doit son unité culturelle, et depuis quinze siècles la civilisation occidentale a tiré son dynamisme spirituel de la même source, soit directement de la discipline chrétienne traditionnelle, soit indirectement des succédanés de l'idéal chrétien : le libéralisme et la religion du progrès.

Aujourd'hui ces succédanés ont fait faillite et l'Europe se trouve à un carrefour. Ou l'Europe abandonnera la tradition chrétienne et avec elle la foi dans le progrès et dans l'humanité; ou elle devra revenir, en pleine conscience de ses actes, à la base religieuse sur laquelle sont édifiées ces idées. Le monde moderne, non seulement sent le besoin d'une religion, mais encore la valeur et la nécessité d'une interprétation religieuse de la vie sont plus vivement ressenties qu'il y a cinquante ans et la science ne cherche plus, comme elle le faisait alors, à en combattre la légitimité. Mais il faut que cet influx religieux s'exprime ouvertement par des voies religieuses, au lieu de chercher une expression furtive et bâtarde dans des théories scientifiques et politiques au détriment, à la fois, de la science et de la religion. Il faut admettre que notre foi dans le progrès et dans la valeur unique de l'expérience humaine repose sur des bases religieuses, qu'il est impossible de la détacher de la religion historique, qu'il ne faut pas chercher à la substituer à celle-ci comme les hommes ont tenté de le faire depuis deux siècles.

Comme on le voit, toute l'argumentation de Dawson repose sur cette idée que la civilisation occidentale doit son unité et son dynamisme à la religion chrétienne sous sa forme catholique.

Il a consacré à cette démonstration tout un livre (1) dont un critique anglais disait : « Nous avons rarement lu un livre aussi remarquable. Il offre la rare combinaison d'une érudition peu commune jointe à l'indépendance et l'originalité du jugement. »

J'en dirai autant de l'ouvrage que je viens d'analyser. La thèse de l'auteur n'est certes pas nouvelle. L'originalité de Dawson gît dans la manière de la présenter, dans les arguments tirés de la sociologie dont il l'étaye et l'enrichit.

C'est un beau et grand livre, un livre bienfaisant et qui vient à son heure.

En l'analysant je me suis presque toujours servi de termes mêmes de l'auteur. Je l'ai laissé parler. Je n'ai pas cherché à l'interpréter, mais à le montrer tel qu'il est, sans le trahir. J'ai lu dans certaines revues françaises des comptes rendus où la virtuosité des auteurs se donnait libre cours, mais qui prêtaient de cette œuvre puissante une fausse physionomie. L'ouvrage, certes, se lit facilement et il m'a paru remarquablement traduit. Cependant, pour en comprendre toute la portée qui est grande, il faut l'étudier, le relire, prolonger les perspectives qu'il signale, aller jusqu'au bout des sentiers qu'il trace dans une matière énorme, puisqu'elle est empruntée à l'histoire universelle de la civilisation, envisagée sous l'angle religieux.

Christopher Dawson est une lumière qui se lève à l'horizon de la pensée catholique. En le lisant nous mesurons tout ce que l'Eglise a perdu de force originale en perdant, à la Réforme, la presque totalité du monde anglo-saxon. Nous sommes en train

de la récupérer, lentement certes, mais enfin l'œuvre est commencée. C'est à l'Angleterre que nous devons Newman, dont l'action recommence à se faire sentir depuis que le rationalisme scientiste est en décadence et le pur humanisme en faillite. Dawson offre dans un autre domaine l'exemple d'une belle réussite de l'union de l'esprit anglais avec le catholicisme le plus pur, le plus ardent et le plus éclairé.

FERNAND DESCHAMPS.
Professeur d'économie sociale.

L'Histoire qui recommence

L'autre semaine, comme le Sénat français discutait des armements de l'Allemagne, de la durée du service militaire en France, on a vu M. Bienvenu-Martin et M. Messimy monter à la tribune pour prononcer de graves allocutions. M. Herriot, de son côté, improvise en toutes circonstances des discours patriotiques. L'alliance russe est, chaque jour, présentée comme une panacée irrésistible. Dans les milieux universitaires, à l'Ecole normale supérieure notamment, on ne semble pas se rendre compte de la gravité des événements : n'a-t-on pas trouvé, ces jours-ci, quatre-vingt-dix-sept normaliens (sur cent cinquante) pour protester contre toute augmentation de la durée du service militaire?

Ces nouvelles, les lisons-nous dans les journaux d'avril 1914, ou dans ceux d'avril 1935? Les élèves de Normale, M. Herriot, M. Messimy, M. Bienvenu-Martin, nous avons déjà vu ces personnages dans des rôles identiques. On ne peut, d'ailleurs, se défendre d'un sentiment de découragement et d'effroi devant cette histoire qui recommence, avec les mêmes acteurs, les mêmes retours de thèmes. Ce film sans fin ramène inexorablement, après les mêmes erreurs, les mêmes épisodes pitoyables, — en attendant qu'il nous impose des visions pareillement sanglantes. Mais, si dignes d'inspirer d'amères inquiétudes que soient de tels rappels, il ne faut pas les écarter, mais en tirer les leçons qu'ils comportent.

Dans les deux années qui précédèrent la guerre, nous avons pu voir, en effet, des événements semblables, et nous eûmes alors l'occasion de déceler des symptômes aussi graves. Ce n'est pas d'aujourd'hui que certains maîtres de l'enseignement primaire se prononcent contre la patrie. Au Congrès des instituteurs de Chambéry, en 1913, n'avait-on pas proclamé déjà que « la plus grande vérité est dans l'internationalisme »? Craignant qu'après Tanger une juste crainte n'ouvrit les yeux des Français, et « que des démissions en masse ne dégarnissent les rangs du pacifisme français », M. Ruysen s'écriait, à la Société de Philosophie, en 1907 : « On va dire en Allemagne : le pacifisme des Français n'est pas sérieux; il n'y a pas à faire fond dessus. » Et la loi de trois ans, que la jeunesse des lycées, par tant de pétitions émouvantes, avait acceptée d'une résolution grave et forte, cette loi fut combattue par l'Université officielle comme le sont aujourd'hui les deux ans. Représentants de la haute culture, et se parant de ce titre, des professeurs de l'enseignement supérieur intervinrent avec violence dans le débat, et envoyèrent au Parlement une adresse que nous n'avons pas oubliée. M. Bouglé, aujourd'hui directeur de l'Ecole normale supérieure, y dénonçait « le gaspillage de forces économiques, intellectuelles et mêmes morales que serait une telle loi. » Et il ajoutait : « Ce n'est peut-être pas le plus sûr moyen d'attacher à la patrie la jeunesse de demain que de la retenir plus que de raison à la caserne. » Insistant sur la « charge écrasante », que représentait

(1) *Les Origines de l'Europe*, Paris, Rieder, 1934.

le nouveau projet militaire qu'ils accusaient de « déterminer un recul de la civilisation française », d'apporter « un trouble matériel, intellectuel et moral » dans la vie du pays tout entier, des professeurs de Sorbonne, des maîtres des trois ordres de l'enseignement, menèrent ouvertement campagne contre l'augmentation du service, et organisèrent l'opposition : meetings, pétitions, et, auprès de leurs élèves, propagande insidieuse, d'aspect théorique, pour démontrer l'inutilité du sacrifice que l'on demandait à la nation. Dans les journaux corporatifs, dans les revues, et même dans certains quotidiens où ils collaboraient, plusieurs de ces grands universitaires présentaient le maintien de la classe comme illégal, et conseillaient indirectement aux soldats l'insoumission et la désertion.

En 1913, lorsque les socialistes allemands, à la requête de Bebel, invoquèrent « la possibilité d'une agression du dehors » pour appuyer les efforts d'armement du gouvernement impérial, nous avons montré comment Lucien Herr, qui avait fait de l'École normale supérieure le foyer du parti pro-allemand, ne vit là qu'une conséquence de notre « folle alliance avec la Russie tsariste ». Et, dans le moment où les socialistes d'outre-Rhin accordaient un milliard et demi de marks à leur empereur, et jugeaient « indispensable d'armer jusqu'au dernier homme », que faisaient Lucien Herr et « le parti intellectuel » ? Ils soutenaient à fond la campagne engagée par Jaurès au Parlement pour réduire de cent millions le budget de la Défense nationale, ils organisaient dans les milieux universitaires la lutte contre le service de trois ans. L'élite de la jeunesse allait, quelques mois plus tard, payer de son sang la ruine de leurs espérances et de leurs illusions.

Les événements seuls, hélas ! devaient détromper certains de ces intellectuels. Dans *le Correspondant* de septembre 1915, M. Pierre Villey publia des fragments d'un journal intime où se révélait, de façon émouvante, l'évolution morale d'un des leurs que la guerre avait guéri du pacifisme. C'était tout ensemble un aveu loyal et la reconnaissance des vérités que les faits avaient si durement mis en évidence.

L'auteur de ce journal appartenait, lui aussi, à ce monde universitaire qui tenait la guerre pour une « impossibilité morale » et qui croyait à la volonté de paix de l'Allemagne. Au début de septembre 1914, pendant la grande bataille dont l'enjeu était Paris, il écrivait plein d'angoisse :

« Aucune sympathie ne dissout le remords qui, à certaines heures, ravage mon cœur jusqu'au fond... Ma part de responsabilité m'accable. Je savais la guerre possible, je le disais parfois, mais je ne pensais qu'à la paix... Je voulais croire au pacifisme de Guillaume II, malgré les preuves de son instinct de conquête, dont l'évidence m'aveugle aujourd'hui ; j'y ai voulu croire même au lendemain d'Agadir. Dans les milieux populaires j'ai plusieurs fois parlé non seulement de fraternité des peuples en général, mais de l'esprit de paix dans lequel l'Allemagne était décidée à poursuivre son développement industriel. Quand un jeune homme, sur le point de s'orienter vers Saint-Cyr, me consultait, s'il était intelligent et actif, je ne lui dissimulais pas qu'à mon avis il trouverait ailleurs l'emploi de ses qualités. Il y a moins de trois mois que j'ai conseillé Joseph en ce sens. Je ne pouvais donner aucune considération à des exercices militaires qui ne se faisaient jamais qu'à vide. J'estimais que, pour ce qu'il y avait à faire et pour le capital de connaissances dont je me contentais pour lui, la solde d'un officier était toujours suffisante et, si le hasard de quelque puérile vocation m'avait conduit dans l'armée, j'aurais été de ceux qui faisaient peu de zèle.

» Est-ce affolement ? Tous ces souvenirs me brûlent. Pour ma part, ma conversation contribuait à répandre cette quiétude générale où nous nous enlisions, et dont les conséquences devaient être

presque fatalement la paix quand même, l'indifférence aux choses militaires, le désarmement moral, si je puis dire, précurseur de l'autre désarmement. *Nous avons créé le terreau sur lequel devait germer l'antimilitarisme.* »

Quelques jours auparavant, il avait noté déjà :

« L'opinion publique, qui croyait l'Allemagne assagie, et qui hait le sang, s'est peu à peu désintéressée de ceux qui avaient la mission sacrée de défendre le patrimoine national.

» C'est que l'échelle des valeurs change immédiatement le jour où la guerre est déclarée. Dans l'hypothèse de la guerre, surtout de la guerre moderne si effroyablement destructive, l'officier, même durant les intervalles de la paix, tient le premier rang dans la cité, toujours prêt au sacrifice, chargé des plus lourdes responsabilités, supérieur à tous en ce sens que tous attendent de lui l'existence. Dans l'hypothèse de la paix assurée, il joue le plus misérable des rôles, celui du parasite. Nos imaginations, d'instinct, ne nous présentaient que la paix. Aussi, l'officier, déconsidéré, bafoué par les écrivains à la mode, avait perdu toute foi en sa tâche et la réduisait au minimum. »

Et il concluait cette page de son journal par cette réflexion :

« Il appartenait à l'élite intellectuelle de prévenir la masse contre les illusions où elle n'avait que trop de bonnes raisons à se laisser aller. Mais notre généreux idéal nous masquait les réalités dont la brutale lumière nous éblouit aujourd'hui. Quand, voici quelques mois, les universitaires couvrirent de signatures une pétition qui engageait le Parlement à examiner mûrement, avant de la voter, la loi de trois ans qui lui était soumise, et qui insistait sur le préjudice qu'elle porterait à la science française non moins qu'à notre industrie, mon ami Édouard L... hésitait à signer. — Pourquoi pas ? lui ai-je dit. Il ne s'agit pas d'émettre un avis, mais simplement d'inviter le Parlement à réfléchir, ce qui n'est pas son habitude. — Au fond, c'était bel et bien pourtant exercer une pression sur le parlement, *au nom de cette autorité que leur haute culture intellectuelle confère aux universitaires.* Le document donnait à entendre, d'ailleurs, que l'inquiétude était sans fondement, provoquée par l'agitation de la presse nationaliste. C'était toujours la méconnaissance des faits, de ces réalités que sont l'âme allemande, l'organisation politique allemande, et, chez ceux-là même qui font profession d'appuyer sur des faits chacune de leurs idées. En somme, ce mal était partout autour de nous. »

Et notre pacifiste de conclure :

« Dans aucune science, dans aucune technique, la France ne s'est laissé devancer ainsi. Un pareil retard, dans un pays aussi vulnérable que le nôtre, ne peut s'expliquer que par l'indifférence totale de la nation entière pour les questions militaires. *L'effroyable c'est que ceux qui expient, ces enfants de vingt à vingt-cinq ans qui tombent par milliers, ou resteront estropiés, ce ne sont pas eux qui ont failli...* »

Voilà ce qu'il faut lire et faire lire en avril 1935, parce qu'aussi bien nous sommes à nouveau sous la menace de l'événement et qu'il se trouve aujourd'hui encore des hommes qui retombent dans les mêmes erreurs homicides. Ces pages, d'une sincérité si poignante, peuvent servir à nous rappeler que, selon le mot si juste et si dur de Péguy, ceux-là qui démoralisent un peuple sont « les auteurs directs et la cause épuisante des désastres qui peuvent arriver à ce peuple. »

HENRI MASSIS.

Les premières relations diplomatiques entre la Belgique et la Turquie⁽¹⁾

La mission du baron O'Sullivan de Grass de Séovaud à Constantinople en 1838

Grâce à l'habileté du baron O'Sullivan, la Cour ottomane agit avec une promptitude inusitée en Orient : huit jours après la remise du message du gouvernement du Roi au Reis Effendi, le chef de la mission belge reçut la visite d'étiquette du deuxième drogman de la Sublime-Porte, visite qui pouvait être considérée comme la véritable installation officielle pour un ministre étranger.

Reschid Pacha (2) s'informa ensuite auprès de lord Ponsonby du motif du choix par la mission belge d'un drogman français et lui demanda s'il voyait ce choix d'un bon œil. Le ministre anglais répondit qu'il ne trouvait rien à dire à cela et que le baron O'Sullivan avait employé ce drogman parce qu'il lui avait été amicalement offert. Ceci démontre l'influence prépondérante de lord Ponsonby sur la Porte.

Le 30 mai, le baron O'Sullivan était déjà admis chez Reschid Pacha avec les personnes attachées à la mission. Notre diplomate se rendit avec faste à cette réception parce qu'il devait traverser un endroit très fréquenté de la ville et afin de frapper l'esprit des Orientaux, lesquels attribuent une importance excessive aux signes extérieurs de grandeur et de richesse. Il écrivait le matin même de la cérémonie :

Huit chevaux caparaçonnés m'attendent à l'endroit où s'arrêtera mon caïk, peint aux couleurs nationales belges et surmonté de notre pavillon. Trois autres caïks transporteront dix hommes formant mon cortège et qui suivront mes chevaux à pied; ces dix hommes seront composés de deux khavass ou soldats de garde, de deux valets de chambre, de deux chasseurs et de quatre valets de pied en grande livrée (3).

Il fallait ensuite porter les présents au Sultan. Le drogman et M. De Schwartz furent chargés de cette mission.

Sa Hautesse, mandait O'Sullivan à de Theux, se fit expliquer l'usage de tous les objets par M. Lauxerrois. Sa Majesté paraissait très satisfaite. Le nécessaire, la fontaine et particulièrement le parasol semblèrent lui plaire beaucoup. Le diaporama fixa aussi son attention et un nouveau dessin avait déjà été fait en sa présence par Saïd Bey (4).

Par faveur spéciale, la mission belge fut admise au complet à l'audience du Sultan, le 18 juin. D'après la tradition, le chef de la légation ne pouvait être accompagné que d'un secrétaire. O'Sullivan adressa à Mahmoud II le discours d'usage :

Quand, dit-il, le peuple belge s'est trouvé associé aux destinées des nations étrangères, il était, comme elles, l'ami des fortunés sujets de Votre Majesté Impériale, et aujourd'hui que par son intelligence, son industrie, sa richesse et sa nationalité, la Belgique s'est replacée

au rang des nations indépendantes, elle serait heureuse et fière de resserrer elle-même ses antiques rapports d'amitié avec la Sublime-Porte ottomane par des liens nouveaux et indissolubles (1).

Le Sultan approuva ces paroles et manifesta son contentement de voir que la Belgique désirait « resserrer avec l'Empire ottoman ses anciens rapports d'amitié par un traité nouveau (2) ».

Nous n'étions donc pas accueillis comme des inconnus, mais comme des alliés de longue date. C'était un succès pour notre diplomatie.

* * *

L'incident provoqué en 1837 par la désignation de M. Blondeel comme consul à Alexandrie vint à rebondir à l'occasion d'une demande de bérat en faveur de notre agent. « C'est pour ce monsieur qui est déjà à Alexandrie », répondit le Reis Effendi au drogman qui venait le solliciter au nom du chef de la mission belge (3). Mais comme la Porte n'accordait cette faveur qu'aux puissances ayant déjà conclu un traité avec elle, on remplaça le bérat par une lettre vizirienne qui fut adressée à M. Blondeel. Celui-ci n'osa en faire usage de crainte de froisser Méhémet-Ali. Mais Boghos Bey, ministre du vice-roi d'Egypte, exigea des lettres de créance (4). Il n'était pas possible de donner suite à cette prétention; c'eût été nous aliéner les sympathies naissantes du Divan. Pour arranger les choses, le chevalier de Theux promu M. Blondeel au grade de consul général et demanda à Méhémet-Ali de le reconnaître comme tel.

M. Blondeel fut reçu officiellement par le vice-roi le 14 septembre 1838, et la difficulté fut ainsi aplanie.

* * *

Cependant les événements qui se déroulaient dans l'Empire ottoman mettaient en danger le succès des négociations engagées. Le Sultan était partisan des réformes, mais, esprit capricieux et peureux, il ne voulait pas que ces innovations fissent naître des révoltes parmi ses sujets et missent ainsi sa vie en danger.

Cette disposition portait Mahmoud II à abandonner ses conseillers dès qu'ils échouaient et à se rapprocher de la politique russe à chaque menace de l'Egypte, parce que la Russie était prête à lui envoyer des soldats.

En avril, le Sultan avait déjà opéré divers changements dans l'organisation du Divan, dans le but d'empêcher les grands de commettre des exactions et des abus de pouvoir. Il avait rappelé Mosrew Pacha qui, autrefois seraskier (5), avait été sacrifié à une intrigue de la Russie. Ce Mosrew Pacha fut nommé inspecteur général de tous les pachas, nouvelle charge qui achevait d'annuler le poste de grand vizir. En outre, deux grands conseils avaient été organisés, un Conseil d'Etat, sous la présidence de Mosrew Pacha, et un Conseil intime.

La Sultane, femme de Saïd Pacha, étant morte, ce dernier allait perdre sa place de seraskier réservée à Halil Pacha en compensation d'une disgrâce forcée qui durait depuis la mort de Pertew Pacha (6) et de son gendre.

En juillet, la chute de Reschid Pacha était certaine et on s'attendait à le voir repartir pour Londres. Son échec résultait de la trop grande hâte avec laquelle il avait voulu mettre à exécution les projets d'amélioration qu'il avait conçus à la suite de son séjour à Paris et à Londres. Nourri Effendi, qui allait le remplacer,

(1) T. I, 65.

(2) T. I, 65.

(3) Na Pers., 34, O'Sullivan à de Theux, 4 juillet 1838.

(4) Eg., I, 19, Blondeel à de Theux, 26 août 1838.

(5) Général des troupes de l'Empire.

(6) Ministre des Affaires étrangères, puis ministre de l'Intérieur.

(1) Voir la Revue du 12 avril 1935.

(2) Reschid Pacha, Reis Effendi ou ministre des Affaires étrangères de Turquie.

(3) T. I, 56.

(4) T. I, 64, 18 juin 1838.

avait aussi séjourné à l'étranger, mais esprit plus lent, il convenait mieux à ce peuple engourdi et fanatique.

Tous ces changements dans l'entourage du Sultan n'allaient-ils pas nuire à notre cause?

* * *

Là n'étaient pas nos seuls sujets de crainte. Les menaces de guerre turco-égyptiennes recommençaient à gronder depuis le mois de juin.

Alors déjà, Méhémet-Ali, las de l'incertitude de sa dynastie et des dispositions malveillantes de la Porte, enhardi par ses succès contre les Arabes rebelles en Syrie, annonçait hautement que le moment était venu pour lui et les puissances étrangères de se prononcer. Il mit la France et l'Angleterre en demeure de s'expliquer sur leurs intentions à son égard. En vue de parer à ces menaces, le Sultan dépensait tout son argent à construire et à équiper une flotte de qualité médiocre et disproportionnée aux ressources de l'Empire.

Méhémet-Ali ayant déclaré que si, à l'avenir, le Sultan voulait continuer à percevoir son tribut, il devait venir le chercher avec une armée, Mahmoud II, malgré l'intervention des ambassadeurs français et anglais, fit sortir sa flotte, non pour attaquer les Egyptiens, mais pour étaler ses forces (1).

Le peu d'appui que Méhémet-Ali rencontra auprès des Cours de France et d'Angleterre sembla le radoucir. Dans toute cette affaire le vice-roi d'Egypte fut instigué par la Russie qui cherchait à rompre, à son profit, l'alliance franco-anglaise en Orient (2).

L'Angleterre avait envoyé sa flotte dans les Dardanelles. De Boutenieff, ministre du Tsar, voulait forcer le Sultan à devenir l'allié le plus intime de la Russie. Reschid Pacha étant disgracié et envoyé en mission auprès de diverses cours européennes, aucun ministre n'osait assumer la moindre responsabilité. Le sultan se trouvait isolé et s'appuyait sur lord Ponsonby. Dans ces circonstances épineuses, le gouvernement français laissa son ambassadeur à Constantinople sans aucune instruction. L'amiral Roussin ne savait quel parti prendre. Le silence de la France pouvait amener le Sultan à se jeter dans les bras de la Russie et ainsi compromettre l'alliance anglo-française.

L'intérêt de la Belgique étant fortement lié au maintien de cette alliance, le baron O'Sullivan conseilla à l'ambassadeur de France d'agir sans ordre de Paris et de déclarer à la Porte ottomane que, dans le danger, la France resterait unie à l'Angleterre. L'amiral Roussin approuva ce conseil qui indiquait le seul moyen de contrebalancer les menaces russes (3).

De Boutenieff fit déclarer au Sultan qu'il considérait l'entrée des navires anglais dans le Bosphore comme une infraction au traité d'Unkiar Skelessi. Le gouvernement ottoman répondit qu'il refuserait d'accorder l'autorisation nécessaire à l'Angleterre. Lord Ponsonby demanda à la flotte anglaise de ne pas s'éloigner et il fit savoir indirectement à la Porte que, si elle se livrait à la Russie, l'Angleterre aiderait Méhémet-Ali à renverser le Sultan. Le ministère ottoman ne savait quel parti prendre.

Au milieu de ces complications, le baron O'Sullivan, approuvé par le gouvernement belge, prodiguait des conseils de conciliation de part et d'autre, dans l'intérêt d'une alliance des plus précieuses à la Belgique.

Les ministres turcs eux-mêmes avaient recours aux lumières de notre représentant diplomatique qui en fit part à de Theux en ces termes :

Reschid Pacha m'envoya M. Cor (4) à diverses reprises pour me

parler de la politique de la Porte, vis-à-vis de l'Egypte; et Kosrew Pacha chargea M. Rhasis de me consulter de sa part sur ce qui se passait à Alexandrie et sur des articles de journaux français relatifs à la question d'Orient.

Je me montrai fort prudent dans ces circonstances et mes réponses furent conformes au langage que je savais être tenu par les deux ambassadeurs. (1)

* * *

La distribution des cadeaux aux ministres et aux favoris du Sultan fut aussi accompagnée de quelques menus incidents : « On ne met aucune fausse honte, dans ce pays, en pareille circonstance, et l'on discute un cadeau, comme on discute une des clauses du traité (2). »

Le prince Vogorides, prince de Samos (3), reçut 10,000 francs en ducats de Hollande pour la part qu'il avait prise dans l'acte de reconnaissance. Pour le même motif, on décida d'offrir un présent à Akif Pacha, ancien ministre de l'Intérieur. Akif était Reis Effendi lors de l'affaire Churchill. Bien que destitué, sur la demande de l'ambassadeur d'Angleterre, il jouissait encore d'une certaine influence. Pour se faire pardonner sa conduite antérieure par lord Ponsonby, il aida puissamment au succès de nos négociations et les fit brusquement terminer à notre avantage.

Comme ce Pacha allait rentrer en faveur, c'était nous ménager un protecteur éventuel que de lui donner une récompense pour le service rendu. Le baron O'Sullivan chargea son drogman de lui porter la bague la plus chère de la collection envoyée par le gouvernement belge, ainsi qu'une tabatière représentant le château de Laeken. Le tout avait une valeur de 2,600 francs. Akif renvoya ces cadeaux disant qu'il fallait d'abord demander l'autorisation à Reschid Pacha. En réalité, Akif Pacha avait été mécontent du présent qu'il estimait n'être pas assez important. Plus tard, au moment des ratifications, on lui offrit une tabatière de 6,000 francs qu'il accepta. Mais le Sultan désira que les cadeaux destinés à Akif Pacha et à Mosrew Pacha, toujours en disgrâce, fussent distribués à ses favoris. Ces derniers reçurent chacun une boîte à chiffre. La part destinée à Mosrew Pacha fut donnée au grand douanier lors du règlement du nouveau traité.

Un dernier cadeau comprenant six pièces de drap fut offert au Sultan. « Après les avoir examinées pendant plus d'une demi-heure, entouré de ses ministres et de ses courtisans, et en avoir admiré la richesse et l'éclat, il a déclaré n'avoir vu de sa vie d'aussi belles étoffes. Nos présents en général ont plu beaucoup au Sultan qui ne laisse jamais passer une occasion d'en témoigner sa satisfaction. (4) »

Après l'échange des ratifications du traité de commerce dont il est question dans le chapitre suivant, le baron O'Sullivan pressa son départ de Turquie. Sa Hautesse exprima à plusieurs reprises ses regrets « de ce que M. le baron O'Sullivan ne soit pas resté plus longtemps à Constantinople, parce que elle aurait voulu pouvoir répondre aux procédés de S. M. le Roi des Belges par des procédés analogues, et charger notre Ministre plénipotentiaire de remettre à son Souverain de riches présents (5) ».

HENRI LAMBOTTE.

(1) *Nég. Com. Belg.*, T. 1837-1860, n° 2761, 14 août 1838.

(2) T. I, 86, O'Sullivan à de Theux, 8 août 1838.

(3) Prince Stephanaky Vogorides, ancien gouverneur de Samos, surnommé le Talleyrand de l'Orient.

(4) T. I, 110, Achart au ministre, 5, 12, 1838.

(5) T. I, 110, Achart au ministre, 5, 12, 1838.

(1) T. I, 68, O'Sullivan à de Theux, 25 juin 1838.

(2) T. I, 72, idem, 4 juillet 1838.

(3) T. I, 97, O'Sullivan à de Theux, 27 septembre 1838.

(4) M. Cor, secrétaire de Reschid Pacha, né en France, à Saint-Malo.

La vie des libellules

La libellule est, à tous égards,
une créature prodigieuse.
SWAMMERDAM.

La métamorphose

Jousset de Bellesme a étudié et décrit la métamorphose de la Libellule déprimée. Suivons avec lui une de ces larves, que l'approche de la métamorphose fait monter du fond de l'étang.

Sa couleur a foncé, son tégument est terni, comme enfariné. Elle grimpe lentement sur la tige de roseau où elle doit subir sa dernière mue. Sans doute, n'y voit-elle plus, car la peau s'est déjà un peu soulevée sur les yeux. Elle s'arrête, en général, à une cinquantaine de centimètres au-dessus de la surface de l'eau. Alors, elle se met en devoir d'enfoncer ses griffes tarsales dans la chair végétale, d'abord les postérieures, puis les médianes, enfin les antérieures. Cette opération du « fixage » est, pour l'insecte, de grosse conséquence. Si, en effet, au moment de l'éclosion, les pattes venaient à se détacher du support, l'opération pourrait s'achever en noyade. Même après que la libellule aurait quitté sa dépouille, celle-ci restera longtemps clouée à la tige.

Une fois congrûment fixée, la larve attend. Elle se dessèche peu à peu. Elle se grille, si le soleil la favorise de ses rayons. Sa peau devient dure, friable, sa teinte s'éclaircit, passant du gris au jaunâtre. Les fourreaux alaires se soulèvent et s'écartent, le corps se gonfle.

La dernière mue va s'accomplir, en tout semblable aux précédentes, à cela près que la larve va donner naissance à un être très différent d'elle-même : l'insecte parfait. La peau se fend entre les deux fourreaux. La déchirure s'agrandit peu à peu, laissant sortir, en hernie, un peu du thorax jaune. Elle gagne en se bifurquant du côté de la tête. Celle-ci se dégage, en même temps que tout le thorax avec les ailes; puis, ce sont les pattes de devant, et, du coup, la libération va s'en trouver grandement facilitée. Suivent les pattes du milieu, les pattes d'arrière, enfin l'abdomen. L'insecte parfait va demeurer immobile quelque temps. C'est le stade de repos, pendant lequel il va s'affermir, prendre sa forme définitive, se « transfigurer », pour parler comme Jousset de Bellesme.

L'aile, au sortir de son étui larvaire, n'est qu'un petit tortillon bouchonné et sale. Épaisse, grasse, luisante, on la dirait faite de buvard trempé. En moins de dix minutes, elle s'étend, elle gagne sa superficie et sa transparence. Pour qu'elle sèche complètement et durcisse, il lui faudra, suivant l'état de l'atmosphère, de trente minutes à plusieurs jours.

Il importe de noter que l'organe se retourne à la métamorphose, si bien que la surface inférieure du moignon larvaire répond à la surface supérieure de l'aile imaginale.

La métamorphose comporte une augmentation considérable de taille, puisque l'imago atteint presque deux fois à la longueur de la larve. Pâle et rosé à l'éclosion, les couleurs définitives ne lui viendront qu'après avoir volé sous le soleil.

J'ai assisté plusieurs fois à l'éclosion des Cordulies. Elle n'offre rien de particulier. Le stade de repos dure une quinzaine de minutes. L'imago a, dès après quelques heures, son bel éclat métallique.

Chez les *Æschnes*, la métamorphose présente une particularité notable. Quand l'insecte parfait sort de sa dépouille, il se renverse en arrière, et demeure ainsi quelque temps la tête en bas, jusqu'à ce que l'air l'ait suffisamment consolidé pour qu'il puisse exécuter un vigoureux rétablissement. Mais on tâcherait vaine-

ment à raconter la chose après le grand Réaumur, qui, l'ayant observée pour la première fois, l'a décrite en ses fameux *Mémoires*, avec tant de grâce naïve.

Il est généralement admis que la relation de Réaumur concerne l'*Æschna cyanea*. La nymphe a atteint le lieu où elle doit subir la dernière mue; elle s'est fixée sur une tige, la tête en haut.

« Les mouvements par lesquels la transformation est préparée se passent dans son intérieur; le premier effet sensible qu'ils produisent est de faire fendre en dessus la partie du fourreau qui couvre le corselet : par la fente qui s'y est faite, on voit une portion du corselet de la demoiselle; cette portion qui s'élève bientôt au-dessus des bords de la fente, se gonfle et fait ainsi l'office de coin pour l'obliger à devenir plus longue. Elle gagne l'extrémité du corselet, elle parvient ensuite au cou, enfin elle avance jusque sur le crâne, à la hauteur des yeux... »

« A mesure que la fente du fourreau qui est au-dessus du corselet s'agrandit, une plus grande portion de celui-ci devient à découvert et s'élève; et dès que cette fente est parvenue jusqu'à l'endroit du crâne où elle doit aller, et que la fente transversale qui s'étend jusqu'aux cornées a été faite, la tête de la demoiselle, trop pressée auparavant, est plus à l'aise, et en état de se dégager; elle se tire un peu en arrière, et sort de la dépouille... La partie antérieure de la mouche, dans laquelle je comprends sa tête et son corselet, est donc à découvert, et en l'air, au-dessus du fourreau, hors duquel elle se tire de plus en plus; les jambes qui tiennent au corselet ne tardent pas à commencer de se montrer, à sortir en partie de leurs étuis, qui sont ces jambes que la nymphe a si bien cramponnées contre quelque corps solide; pour dégager encore davantage celles qui lui sont propres, la mouche naissante renverse en arrière la partie qui est hors du fourreau... Pour achever de tirer ses jambes de leurs étuis, la demoiselle pousse le renversement en arrière bien plus loin qu'elle n'avait fait; elle se renverse à un tel point qu'elle se trouve avoir la tête pendante en bas; elle n'est alors soutenue que par ses derniers anneaux qui sont restés dans la dépouille; ils forment une espèce de crochet qui l'empêche de tomber.

» Quand elle s'est mise dans cette dernière position, ses jambes se trouvent fort éloignées des étuis dans lesquels elles étaient logées un peu auparavant, aussi sont-elles libres; alors, la mouche les plie en différents sens, elle les remue pendant deux ou trois minutes... mais bientôt elle cesse de les agiter, et elle se tient dans la plus grande inaction. La première que je vis dans ce temps de repos me parut morte ou mourante; je crus ses forces épuisées par des manœuvres qui avaient mal tourné; à peine pouvais-je apercevoir de fois à autres de très légers mouvements au bout de ses pieds; elle resta pendant plus d'un quart d'heure dans cet état où je la croyais presque sans vie, et j'en ai vu d'autres y rester près d'une demi-heure. J'étais prêt à cesser d'observer la première dont j'ai parlé, n'espérant plus qu'elle devînt en état de se mouvoir, lorsqu'elle m'apprit que dans le temps où je l'avais crue mourante, ses parties trop molles avaient pris de la consistance, s'étaient affermies, et qu'elle avait acquis des forces. Elle fit sous mes yeux une action qui en demandait beaucoup, une vraie action de vigueur. Dans son état de faiblesse apparente, ou plutôt de tranquillité, son corps était un peu contourné, étant concave, du côté du dos, et convexe du côté du ventre; elle lui donna une courbure directement contraire, elle le rendit concave du côté du ventre; elle se recourba ensuite beaucoup davantage dans le même sens, et si subitement, qu'elle sembla faire une espèce de saut qui mit sa tête à la hauteur de la partie du fourreau dans laquelle elle avait été logée : ses jambes se trouvèrent au-dessus de la grande ouverture; bientôt leurs crochets saisirent la partie antérieure du fourreau, et s'y cramponnèrent. Il est donc

essentiel que cette manœuvre ne se fasse qu'après que les crochets ont pris de la roideur. Il fut aisé alors à la demoiselle d'achever de tirer la partie postérieure de son corps de la dépouille dans laquelle elle était restée jusque-là; elle augmenta la courbure de son corps, elle le plia presque en deux, et par ce dernier mouvement elle en conduisit le bout jusqu'à l'ouverture par laquelle elle tarda peu à le faire sortir; elle étendit ensuite son corps à peu près en ligne droite, et elle se trouva dans une attitude plus naturelle.»

Voici, d'après un observateur contemporain, Lucas, la succession chronologique des phénomènes pour l'*Æschna cyanea*.

Une larve entreprend sa métamorphose le 28 juin, à 7 heures du soir. A 7 h. 20, le thorax a éclaté. A 7 h. 24, la tête est sortie, ainsi que les pattes antérieures. A 7 h. 25, les pattes d'arrière et les pattes du milieu. L'imago, alors, se renverse. Le temps de repos dure une demi-heure. A 7 h. 59, après avoir battu des pattes et de la lèvre inférieure, l'insecte effectue son rétablissement. A 8 h. 15, les ailes ont leur pleine taille. A 8 h. 23, elles commencent à prendre de la transparence.

Le même auteur a vu une *Æschna grandis* commencer d'étendre les ailes à 8 h. 35 et s'envoler à 11 h. 39.

* * *

L'éclosion des Zygoptères est fort expéditive. En quelques minutes, généralement, ils se dessèchent et se débarrassent de leur étui larvaire.

Le *Calopteryx splendens* culbute comme les *Æschnes*, et se rétablit ensuite, mais progressivement, et non brusquement.

En revanche, les Agrionides, du moins tous ceux que l'on connaît, accomplissent leur stade de repos en position normale, parallèlement au support.

L'éclosion des *Ischnura* est particulièrement prompte. Observons-en un qui vient de naître. Les pattes de l'imago ont d'emblée assez de force pour saisir la tige qui porte l'étui larvaire. L'abdomen, qui fait avec la tige un angle aigu, tressaute de temps à autre; les ailes s'allongent insensiblement, devenant d'abord translucides à la base; quand elles auront gagné le bout de l'abdomen, la translucidité en aura gagné les extrémités. Il y faudra une dizaine de minutes. Les ailes, appliquées l'une contre l'autre, battent imperceptiblement. Une goutte de liquide perle au bout de l'abdomen. L'insecte porte le corps en avant, comme s'il voulait marcher, et que ses pattes fussent trop faibles pour le soutenir. Le ventre est devenu diaphane jusqu'au niveau du septième anneau, on y voit osciller des liquides. Il s'écarte de la tige, il est à présent presque le double de ce qu'il était chez la larve. Les ailes le dépassent largement. L'insecte a désormais son aspect définitif, à la coloration près. Il marche tout doucement, dans quelques minutes il s'envolera. Le tout n'a pas duré vingt minutes.

La métamorphose de l'*Erythromma najas* dure en tout une heure vingt-trois minutes.

* * *

Un des traits les plus saisissants de la métamorphose des Odonates, c'est le rapide développement des ailes. L'organe, au demeurant, ne reçoit pas seulement une ampliation considérable, il est le siège de tout un travail interne. Durant qu'il se dilate, la chitine se dépose à la surface, les cellules hypodermiques se flétrissent; les fluides internes s'évaporent, les deux parois alaires viennent en contact et se soudent intimement, sauf le long des nervures principales, dont les trachées se retirent mais où demeurent de fins vaisseaux sanguins.

Tant qu'un peu d'humeur persiste entre les deux parois, l'aile

présente de ravissantes irisations, dues à la superposition de trois fines couches transparentes et différemment réfringentes.

La dilatation des ailes et, plus généralement, le gonflement de tout le corps, qui se produit au moment de l'éclosion, a pour cause très probable une soudaine absorption de l'air extérieur.

Réaumur avait déjà suggéré que la larve, près de faire éclater sa peau, devait boire l'air pour s'en gonfler; la métamorphose serait précédée d'une crise d'aérophagie. Jousset de Bellesme a pu vérifier que l'air emplissait le tube digestif, et passait ensuite dans tout le corps de l'insecte. Si, pour vider le tube digestif, on introduit dans le rectum de la larve, en guise de sonde, une petite tige creuse de graminée, on empêche le développement de s'achever; l'insecte succombe en pleine métamorphose.

Le physiologiste Paul Portier ne pense pas qu'avant d'éclore, l'insecte déglutisse de l'air. Sa bouche ne s'y prête pas, et, d'ailleurs, le gonflement du corps précède constamment la rupture de la peau larvaire. Par où l'air peut-il donc s'introduire dans le corps, tandis que l'insecte a encore la tête emprisonnée? Par les stigmates thoraciques, qui justement s'ouvrent et se ferment sans arrêt quand l'insecte va changer d'état.

L'air ayant été amené par les trachées autour du tube digestif, il y filtre par une « sécrétion gazeuse », analogue à celle qui garnit la vessie natatoire des poissons.

Le tube digestif ne se gorge d'air que dans sa partie antérieure, jusqu'à l'insertion des tubes de Malpighi; le rectum ne participe nullement au phénomène.

La preuve que les stigmates sont bien des appareils d'éclosion, c'est qu'en les enduisant d'une goutte d'huile soit chez la larve, soit chez l'imago à peine libéré, on prévient la suite du développement.

* * *

L'insecte parfait ne diffère pas seulement de la larve par la grandeur du corps et des ailes, par la vivacité des couleurs, mais encore par nombre de détails structuraux: achèvement des yeux, modification des appendices anaux, disparition totale du masque, etc...

L'insecte nouvellement éclos n'a pas, d'ailleurs, exactement parlant, sa structure définitive. Il doit subir encore quelques changements dans l'appareil musculaire. Nombre de muscles dégénéreront, et en particulier ceux qui constituent les nappes profondes de la région abdominale. La dégénérescence part du premier segment, pour gagner vers l'arrière. Chez *Anax*, elle s'achève en trois ou quatre jours.

* * *

Un grand nombre d'Odonates naissent vers l'aube. Toutefois, l'éclosion des *Cordulegaster* et de certaines *Æschnes* se produit le plus souvent de nuit.

Plus que le soleil, le temps gris favorise la métamorphose.

Une atmosphère chargée d'électricité peut y décider soudain tout un lot de larves mûres. Tillyard a assisté à une éclosion massive d'*Hemigomphus heteroclitus* juste avant que n'éclate un violent orage.

L'heure est critique pour l'insecte où il naît à la vie aérienne. Il se trouvera pendant quelques heures à la merci de tous les prédateurs. Les oiseaux surtout ne se priveront pas de gober les imagos aux ailes impuissantes.

La plupart des Odonates éclosent au printemps, c'est l'époque où joncs et roseaux sont semés de dépouilles larvaires.

Dans une même espèce, il est assez commun que les femelles éclosent un peu plus tôt que les mâles.

Ni les uns, ni les autres, ne sont, dès l'âge adulte, aptes à se reproduire. Entre l'éclosion et la parade, quelques jours s'écou-

leront, ou quelques semaines, pendant lesquels l'imago recevra les effets maturatifs de la nourriture et de la lumière.

Il existe d'ailleurs, à cet égard, une sensible différence entre les deux groupes de l'ordre : les Zygoptères mûrissent plus vite que les Anisoptères, et chez ceux-ci le développement des organes reproducteurs n'est pas plus avancé, à l'éclosion, qu'il ne l'est, chez ceux-là, dans le moyen âge larvaire.

Au demeurant, jusque dans la même espèce, des différences de précocité se manifestent entre les individus. Elles tiennent sans doute aux influences extérieures qu'a subies la larve : une nourriture abondante, jointe à une température basse, lui permet de pousser plus loin son développement avant la métamorphose.

La plupart des espèces ne comptent qu'une génération par an. Mais, chez certains Zygoptères, notamment chez les *Lestes dryas*, le cycle vital est assez restreint pour que cinq générations se succèdent dans une même année.

A l'exception d'un frère Agrionide, tous les Odonates de nos régions périssent avant l'hiver. N'importe : ils ont garni les étangs de leurs germes, ils renaîtront l'année prochaine.

* * *

Et voici que s'ouvre pour l'Odonate sa vie aérienne et amoureuse. Elle sera souvent brève à comparaison du temps que l'insecte a passé sous les eaux. Tel Odonate ne volera que quelques semaines qui vécut cinq ans à l'état de larve.

Aussi bien pour les Odonates que pour les Papillons, le profane aurait tendance à tenir la vie larvaire pour négligeable en soi. Longue, obscure, monotone, elle n'aurait d'autre raison d'être que de mener à la courte et brillante vie de l'adulte.

Tout le destin de l'insecte tiendrait en quelques journées de liberté et d'ébats. « D'une longue vie obscure, il surgit à la jeunesse, où il meurt glorifié, dit Michelet... Jusque-là il végétait, après il vit, il règne... Sa personnalité superbe sort d'un humble masque... » Mais c'est là une conception candidement anthropomorphe. Transportant dans le règne animal nos préoccupations humaines, nous croyons voir dans la métamorphose de l'insecte un accomplissement, une réussite. Pour un peu, nous y verrions une récompense, et nous jugerions que l'insecte a conquis, par sa morne vie aptère, le droit à l'essor.

La nature, elle, n'entre pas dans de tels soucis. Elle n'accorde plus de dignité à l'adulte qu'à la larve, elle ne fait point de différence entre ce qui rampe dans la vase et ce qui s'élève dans l'azur. D'ailleurs, la « primauté » esthétique de l'adulte sur la larve est loin d'être un fait général chez les insectes. Il existe des espèces où, d'une larve alerte et brillamment parée, sort un adulte terne et lourdaud. Telle chenille aux somptueuses aigrettes devient un petit boudin jaunâtre, aux ailes atrophiées. Ici, la fin est inférieure au moyen. L'être déchoit en se réalisant. La vie des individus, non plus que celle des espèces, n'est fatalement orientée, comme chez les Libellules, vers l'éclat final (1).

JEAN ROSTAND.

(1) Dernières pages d'une *Vie des libellules*, à paraître chez Stock, à Paris, dans la belle collection des Livres de nature.

La Semaine

(Suite page 2)

Tout est encore à faire! Cela nous remet en mémoire l'affirmation d'un autre « jeune », écrivant sans sourciller, il y a quelques années : « On ne fait rien, en Belgique, pour l'intellectualité catholique »! Or, ce « jeune » était assis sur les bancs de l'Université de Louvain, la seule université catholique complète qui existe et que la chrétienté entière nous envie... Seulement, en ces temps-là, cet injustifiable propos s'imprimait dans une petite revue universitaire, tandis que le « Tout est encore à faire », de notre jeune iconoclaste, est accueilli par une publication dont il suffit de parcourir la liste des collaborateurs pour se rendre compte qu'il ne s'agit plus d'agitation estudiantine... N'est-ce pas rendre aux « jeunes » un mauvais service que de les encourager de la sorte dans des outrances qui ne méritent pas d'être prises au sérieux? Et les aînés qui, au lieu de les modérer et de les conseiller, flattent à tout propos et sans réserves, ces jeunes agités — M. Paul Crokaert est passé maître dans ce genre d'exercice — loin d'être, pour ces jeunes, de vrais amis, leur font le plus grand tort. C'est parce que nous aimons les « jeunes », parce que nous savons combien le monde nouveau qui naît autour de nous aura besoin d'eux, que nous criions : attention! à ceux d'entre eux qui partent trop tôt et du mauvais pied... Et il faut les reprendre, aussi, parce qu'ils risquent de faire partager leurs égarements à trop de leurs compagnons.

* * *

Dans le même numéro de la *Cité chrétienne* on pouvait lire aussi des *Notes incohérentes sur l'action* d'un autre « jeune », le « révolutionnaire » Raymond De Becker dont la prose s'étale, en ce moment, un peu partout dans les organes de jeunes. Nous avons cité déjà, de ce rénovateur, de bien singuliers propos. Que dites-vous de ceux-ci :

Nous connaissons bien toute l'importance de la justice, mais on nous accusera toujours de n'agir que « par charité ». Nous ne le faisons pas, mais incontestablement, il y a décalage entre notre action dans le monde et notre recherche de Dieu : le décalage même qu'il y a entre Dieu et le monde.

L'action ne peut être féconde que si elle est déterminée, que si la partie la plus profonde de nous-mêmes ne la désire plus, etc., etc.

Cela s'intitule heureusement : *Notes incohérentes...*

* * *

Ce numéro de la *Cité chrétienne* est du 5 avril. Dans *Esprit* du 1^{er} avril, le même M. Raymond De Becker, rendant compte du petit livre de M. l'abbé Leclercq sur *La guerre devant la morale catholique*, écrit ces lignes :

L'auteur termine sa brochure par un chapitre sur la « confiance aux gouvernants ». C'est là évidemment que nous ne le pouvons suivre. Toute sa thèse repose sur l'hypothèse de la légitimité du régime existant. Mais la question se pose tout autrement si l'on croit que nous sommes entrés en période d'insurrection légitime, que l'essentiel n'est pas la défense d'une communauté dont on n'accepte plus de faire partie, mais au contraire la création d'une communauté révolutionnaire, les patries ne reprenant leurs droits que le jour où, la révolution accomplie, elles seront désolidarisées du monde bourgeois et capitaliste. Le refus du service militaire ou le refus de marcher en cas de guerre ne se posent plus alors sous l'angle de l'objection de conscience, mais dans la lutte révolutionnaire générale pour l'effondrement du régime actuel et la création d'un ordre véritable dans lequel

Comme de coutume, à l'occasion des fêtes de Pâques, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

on pourra observer les règles émises par M. l'abbé Leclercq. Tout cela est à voir.

Celui-ci paraît également avoir une foi considérable en la force de l'opinion. Il ne faut cependant pas oublier que l'opinion elle-même est formée par la presse, laquelle est aux mains de la finance, des marchands de canons, lesquels... Compter trop sur l'appui de l'opinion en régime capitaliste, c'est fonder sur le vent.

La position révolutionnaire exige d'autres attitudes quant au problème de la guerre et du service militaire. Nous aurons l'occasion d'y revenir bientôt, dans une étude approfondie.

Puisse ce bientôt, l'être vraiment. Ce bon jeune homme, ce fondateur d'un nouvel ordre religieux, si nous sommes bien informé, nous apprendra donc, et nous prouvera, les attitudes que sa position révolutionnaire exige, en Belgique, en face du problème de la guerre et du service militaire. Pauvres égarés! Comme s'il y avait autre chose à faire, en ce moment, chez nous, devant la menace allemande, devant la folie collective de l'Allemagne hitlérienne, qu'à cultiver notre patriotisme, à entretenir sa vigilance, et à nous organiser de notre mieux pour assurer la défense de notre territoire. Qu'ils essaient, donc, ces jeunes illuminés, d'assurer autrement notre sécurité relative! D'ailleurs, nous sommes bien tranquilles : ou l'étude « révolutionnaire » de M. De Becker sera orthodoxe, et alors elle n'apportera rien de neuf en matière d'objection de conscience — demain, comme hier, la morale catholique obligera les jeunes Belges à rendre le service militaire — (on aimerait savoir si M. De Becker a fait le sien...); ou son étude prêchera le refus de ce service militaire et le refus de marcher en cas de guerre, et alors ce catholique d'avant-garde, ce rénovateur social et religieux se fera bel et bien condamner par l'autorité religieuse, ce qui, pour un fondateur d'ordre — les apôtres des derniers temps... — serait un mauvais début. En attendant, s'il n'est pas étonnant qu'un esprit déraile, ce qui l'est, et joliment, c'est que les élucubrations de cet esprit soient acceptées aussi facilement dans certaines rédactions..

Encore un Comité! Des intellectuels belges — de gauche, s'entend — ont constitué un *Comité de vigilance des intellectuels antifascistes*, « considérant le danger que pourraient présenter, pour le progrès de la démocratie et de la culture, des atteintes répétées à la lettre et à l'esprit de la Constitution ». Ces intellectuels, ils sont 19 dont 10 appartiennent à l'Université de Bruxelles, « affirment leur résolution de lutter avec tous ceux qui se veulent libres, afin de défendre, contre les tentatives de fascisme, ce que le peuple a conquis de droits et de libertés ».

Il a bon dos, le fascisme! Dommage que nos intellectuels oublient de le définir. Quant aux progrès de la démocratie et de la culture, la preuve est faite que les progrès de la première ne peuvent que nuire à la seconde. Parmi les droits et les libertés « conquis » par notre peuple, il en est pour lesquels nous ne donnerions pas gros... Le droit, par exemple, d'émettre son avis sur tout en élisant des députés chargés de résoudre tous les problèmes. La liberté de tout enseigner et de tout publier, etc., etc. L'Europe entière tourne résolument le dos à la démocratie politique et au culte du Progrès. Comme le disait le Roi lors de son avènement, notre Constitution est assez souple pour autoriser bien des réformes. Mais il est certain que l'esprit qui l'inspira n'est plus du tout celui du monde qui nous entoure. Heureusement, d'ailleurs! Et puis, les Constitutions sont choses éminemment provisoires. Cela se revise, une Constitution. Le temps n'est pas si loin, où les intellectuels de gauche se battaient pour la révision de la nôtre...

M. P.-H. Spaak ira loin. Son « retournement » à la Rabagas est aussi complet qu'amusant. Répondant l'autre jour, au Sénat, à une interpellation au sujet de l'I. N. R., notre jeune ministre a reproché à son prédécesseur d'être revenu sur sa décision (dans le cas de MM. Meulemans et Kumps), à la suite d'une campagne de presse. « Avec moi, s'est écrié M. Spaak, cela ne se passera pas de la sorte. Je regrette cette capitulation. Impossible de gouverner s'il faut revenir sur une décision chaque fois qu'elle ne plaît pas à certains journaux. Cela ne sera plus vrai sous mon règne! » N'est-ce pas admirable? Quand on songe, surtout, que M. Spaak n'est là où il est, que parce qu'il a fait dans son journal le beau tapage que l'on sait. Les sous-Spaaks du Parti n'ont qu'à se le tenir pour dit! Tant mieux, d'ailleurs, si le nouveau ministre des Transports se révèle un bon ministre soucieux avant tout du bien général, malgré les campagnes de presse, d'où qu'elles viennent!

Les remèdes à la dépression des affaires

Le rapport annuel de la « Sofina » est précédé d'une étude générale sur les relations entre la prospérité générale et l'emploi des capitaux épargnés. Cet exposé se termine par ces intéressantes conclusions :

1^o *La dépression des affaires n'est imputable que pour peu à une contraction de la demande de biens de consommation.*

Cette demande n'est pas notablement inférieure au niveau auquel elle a atteint pendant la dernière période d'essor. Pour les produits agricoles, elle s'est maintenue à peu près; et pour les articles manufacturés de grande consommation, la diminution est peu sensible. De même, si les œuvres d'art et de luxe trouvent difficilement preneur, les divertissements paraissent en général avoir conservé leur clientèle.

Mais en forçant la production dans ses serres chaudes, le nationalisme économique a grossi l'offre globale, et les anciens producteurs ont vu en même temps se fermer les débouchés accoutumés et surgir des concurrents nouveaux sur les marchés mondiaux. L'offre a dépassé la demande, des stocks se sont accumulés, les prix se sont effondrés.

2^o *La moins-value des biens non durables, et spécialement des produits agricoles, a diminué la capacité de consommation et d'épargne chez un grand nombre de producteurs.*

Le rétablissement des échanges suppose qu'il soit remédié à cette baisse, pour autant qu'elle ne saurait être compensée par une réduction du prix de revient.

A cette fin, il faudra d'abord mieux proportionner l'offre à la demande, c'est-à-dire ménager et au besoin imposer, des ententes entre les producteurs. L'équilibre ne s'établira pour les principales marchandises du commerce international que moyennant des accords internationaux : les restrictions qu'une nation s'imposerait isolément ne sauraient y suffire.

Il faudra ensuite ouvrir des débouchés nouveaux; et ceci encore nécessite des ententes internationales, outre une spécialisation des productions en vue de favoriser les échanges. Cependant l'accroissement régulier de la population mondiale facilite une expansion de la production.

3^o *Chercher à accroître la demande de biens de consommation par des largesses qui profitent aux uns aux dépens des autres, ne peut être qu'une politique vaine.*

En augmentant les salaires ou les loisirs des salariés, en subsidiant telle ou telle production, en accordant des crédits à la consommation — que ce soit à des particuliers ou à des nations — on diminue les ressources et la consommation par ailleurs, à moins que le salarié, le producteur ou l'emprunteur ne donnent en retour l'équivalent de ce qu'ils reçoivent.

Des salaires plus élevés ne se justifient que pour récompenser un travail plus utile; des subventions, pour maintenir des productions ou des services nécessaires; des prêts, pour permettre à l'emprunteur de fournir des produits et des services grâce auxquels il pourra aisément s'acquitter de sa dette. C'est folie que de vouloir restaurer l'économie d'un pays étranger en accordant des crédits à son gouvernement ou à ses nationaux quand on ne lui ouvre pas en même temps des débouchés pour ses exportations; de payer la main-d'œuvre plus cher que la plus-value qu'elle ajoute aux matières qu'elle travaille; ou de ruiner les producteurs pour leur conserver une clientèle.

4° Tandis que la demande de biens de consommation ne fléchissait qu'assez peu, la demande de biens durables, et spécialement de ceux qui servent à la création et au renouvellement d'équipements productifs, a subi depuis 1929, une chute profonde dans la généralité des pays, et elle ne s'est pas rétablie malgré les efforts des gouvernements pour la soutenir.

Le marasme des entreprises industrielles et commerciales, joint au ralentissement que marque la construction d'habitations, a éliminé du marché, des biens qui naguère alimentaient dans une très forte proportion, le mouvement général des échanges.

D'où une diminution considérable de la capacité d'achat non seulement chez les producteurs de ces biens, mais encore chez tous leurs fournisseurs de biens ou de services — la plupart des chômeurs appartiennent à des industries produisant des biens durables — et chez tous les bénéficiaires ordinaires des dépenses de ces fournisseurs.

Les pouvoirs publics reconnaissent qu'il importe de ranimer les activités des industries productrices de biens durables. Mais le moyen qu'ils emploient d'ordinaire à cette fin, consiste à entreprendre ou à subsidier des travaux publics. Ce moyen est bon dans la mesure où les travaux procurent à la communauté, directement ou indirectement, un supplément de revenus au moins égal aux charges qu'ils occasionnent. Il l'est moins, même dans ce cas, quand les mêmes entreprises eussent pu être laissées à l'initiative privée, parce que vraisemblablement elles auraient été constituées et exploitées d'une façon plus économique sous la gestion privée. Il est mauvais lorsque ces entreprises font double emploi avec d'autres qui existaient déjà, puisque la moins-value ou la ruine de celles-ci appauvrit la communauté.

5° Mus par le souci d'augmenter les ressources d'une partie de la population, les pouvoirs publics alourdissent les charges ou réduisent les revenus d'autres catégories de leurs administrés. Ils en arrivent aisément dans cette voie à décourager les initiatives et à détruire l'épargne.

Quand l'entreprise est constituée en société anonyme — comme il est de règle aujourd'hui pour les affaires de quelque ampleur — des charges excessives portent atteinte à la fois à la capacité de l'entreprise même et à celle des capitalistes qui en tiraient des revenus. Et puisque le rendement d'un titre en détermine la valeur, il ne faut pas beaucoup pour que l'appauvrissement des épargnants devienne hors de toute proportion avec l'accroissement passager de bien-être que les charges imposées à l'entreprise peuvent apporter à ceux qui en bénéficient.

6° Le flot bienfaisant des échanges a sa source dans l'initiative. Le seul remède à la dépression est de permettre à l'initiative de s'exercer avec profit.

Aucune entreprise ne peut être développée ou maintenir son activité si elle doit travailler à perte, et le mouvement des échanges, et avec lui le revenu collectif, décline lorsque n'importe quelle entreprise cesse d'offrir ses biens ou ses services sur le marché. Pourtant, c'est la demande de biens durables qu'il est le plus urgent de rétablir.

Il n'est d'autre moyen d'animer cette demande que de provoquer l'extension, ou pour le moins le renouvellement, de l'équipement productif. Mais les dépenses de ce genre ne se feront qu'à la condition qu'une rémunération convenable des capitaux à engager, paraisse raisonnablement assurée.

7° Les efforts des pouvoirs publics doivent tendre à donner aux capitalistes, la confiance que les capitaux engagés avec prudence dans une entreprise bien gérée seront convenablement rémunérés.

Et voici, sans compter les menaces de guerre ou de troubles, quelques-unes des craintes qui rebutent cette confiance: la crainte de charges, fiscales ou autres, qui grèveraient trop lourdement les prix de revient; la crainte d'une limitation arbitraire des prix

de vente ou des profits; la crainte que les contrats ne soient pas respectés ou que leur exécution soit empêchée; la crainte enfin, de devoir regretter, en raison des relations incertaines entre les valeurs des devises, soit d'avoir prêté en monnaie étrangère, soit de recouvrer dans la monnaie nationale, des sommes qu'on aurait placées à l'étranger.

Il incombe aux gouvernements de dissiper ces inquiétudes autant qu'il est en leur pouvoir. Si les appréhensions d'encerclement et de guerre poussent à l'autarchie, la spécialisation des productions nationales atténuera les risques de conflit. Pareille spécialisation, l'abaissement des barrières douanières qui doit la faciliter et le rétablissement de parités monétaires stables, nécessaire à la reprise des transactions internationales, supposent des ententes entre les principaux États; mais la modération fiscale et le respect du droit sont du ressort exclusif de chacun d'eux.

Aucune politique économique ne saurait remédier à la dépression des affaires si elle ne s'inspire de cette vérité essentielle: quand l'entreprise prospère, tout va.

OSTENDE - DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13. RUE ROYALE
BRUXELLES

VOYAGES MARIO

Les plus confortables — les moins chers.

37a, avenue Chazal, Bruxelles III

Téléphone : 15.51.92

PÈLERINAGE -- TOURISME

Prochains départs :

28 avril } Nice en 12 jours, 1,960 francs, service compris.
30 mai }
20 mai : Lourdes-Lisieux-Rocamadour, 11 jours, 1,875 francs,
service compris.

22 juin : Croisière dans l'Atlantique et la Méditerranée par
l'Albertville, 17 jours, 2,450 francs.

Tous les dimanches : Week-End à Waulsort, 65 francs, repas compris
au Splendid Hôtel Martinot, le meilleur de la région.

Tickets de chemin de fer pour toutes destinations.



MOQUEZ-VOUS DE LA GRIPPE

et prenez à temps une Poudre de la
Croix Blanche

Grâce à leurs propriétés analgésiques
et stimulantes les Poudres de la Croix
Blanche s'emploient avec succès contre
la grippe et toute maladie trouvant
son origine dans un refroidissement :
rhumatismes, névralgies diverses, tor-
ticolis, lumbago, sciatique, goutte...

En boîtes de 8 poudres, 4 Frs, 24 poudres, 11 Frs, 48 poudres, 20 Frs
Dans toutes les Pharmacies.

Dépot Général : Pharmacie Tappens, Saint-Nicolas-Waes

LA CROIX X BLANCHE

PRODUIT BELGE, EFFICACE, ÉCONOMIQUE

Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 88 Siège social : ANVERS BRUXELLES
rue d'Arenberg, 18 Avenue du Midi, 8

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET

garantis exclusivement par des
PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique
1035

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme Fondée en 1881 Registre du Commerce d'Anvers, no 115

CAPITAL : frs. 40.000.000

RÉSERVES : frs. 65.748.575,18

FONDS SOCIAL : frs. 105.748.575,18

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir

44, Boulevard du Régent, 44

Tél. No 202.30-202.91

Tél. Nos 12 44 97 - 12 84 64

SUCOURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières :
Caisse d'Épargne : Intérêts 3,05 %, 4,20 % et 4,80 % NETS
correspondants à des taux bruts de 3,80 %, 5 % et 5,50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays
LOCATION DE COFFRES-FORTS 67



LUMINAIRES

F. De Buyst

Tous les travaux

du cuivre pour la décoration

intérieure et extérieure - - -

26, rue de Douvres
ANDERLECHT-BRUXELLES

Téléph. :
21 51 70